

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
!! se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

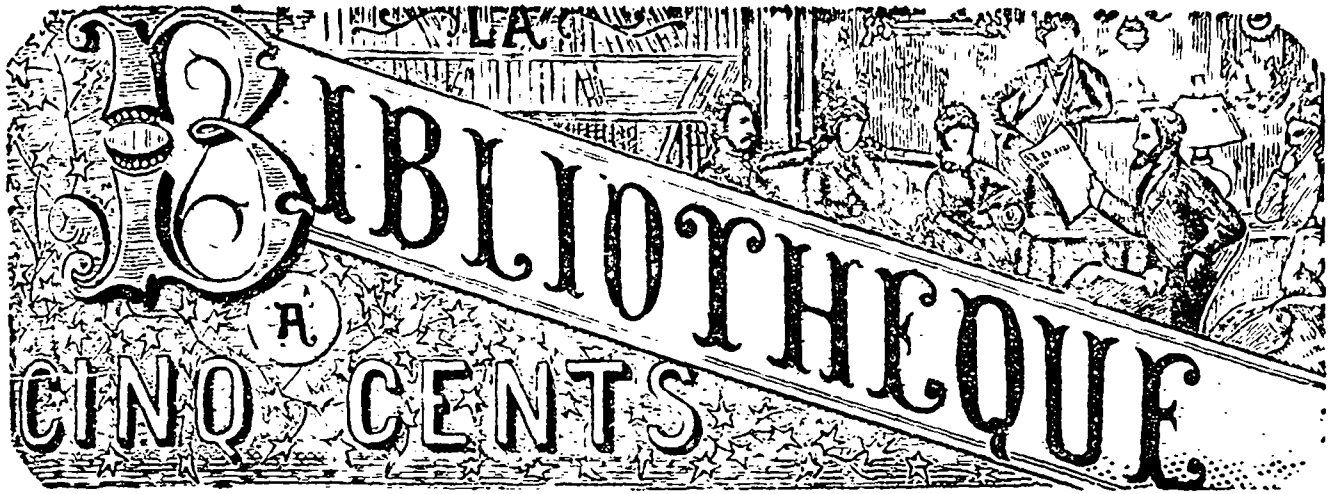
Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publié par Polier, Bossette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 16 AOUT 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 19

LE CHATIMENT!

Onzième et dernière partie de L'ANTRE DU CRIME, par X. de Montépin.



Le fils de Raymond sauta, attaché son bateau et tendit la main à Angèle.—(Page 452)

LE CHATIMENT

Onzième et Dernière Partie de L'ANTRE DU CRIME, par Nav. de Montépin

I

Rejoignons Raymond Fromental.

Nous l'avons vu, la veille au soir, franchir le seuil de la chambre de son fils endormi, puis rentrer dans la sienne pour dormir à son tour.

Mais avant de se mettre au lit il s'assit devant son bureau et quoique brisé de fatigue, il écrivit une longue lettre à Madeleine.

Il lui faisait des recommandations multipliées au sujet de Paul et lui annonçait, en outre, la visite de Vernier, un des deux agents chargés par lui de veiller sur son fils.

Cette lettre achevée il se déshabilla rapidement, se coucha et au bout de quelques secondes le sommeil lui ferma les yeux.

Le lendemain il s'éveilla tôt, et par conséquent se leva de bonne heure.

Paul était déjà debout.

Raymond lui donna quelques derniers conseils et le conduisit jusqu'à une station de voitures où le jeune homme prit un fiacre qui devait le conduire à Charenton.

Là, il suivrait le bord de l'eau pour se rendre au port de Créteil.

Vernier et son camarade s'étaient conformés de point en point aux instructions de Fromental.

Vêtus en bons bourgeois jouissant d'une honnête aisance, s'ils s'étaient installés chacun dans une des deux auberges situées sur le chemin de halage où elles servent le dimanche de lieu de rendez-vous aux promeneurs et aux pêcheurs habitués de ces parages.

Le matin, les deux agents se rencontraient par hasard, sur la berge.

Là, en présence de plusieurs naturels du pays, ils faisaient connaissance, et tout en se promenant et en causant étudiaient le village, et d'une façon spéciale la maisonnette louée par Raymond.

La Fouine rôdait aux alentours.

Il attendait que la vieille Madeleine fût levée pour lui demander si m'sieu Paul était de retour.

Les agents virent le jeune bohème, et le reconnurent aussitôt pour le brave garçon signalé par Fromental.

Ayant entendu quelque bruit dans l'intérieur de la petite villa, la Fouine se décida à sonner.

La vieille Madeleine vint lui ouvrir.

—Avez-vous vu mon jeune maître ! lui demanda-t-elle.

—Oui, m'ame Madeleine... Votre question me prouve qu'il n'est pas revenu.

—Pas encore, mais cela ne m'inquiète point, je sais qu'il est avec son papa...

—Eh bien ! dit la Fouine, je reviendrai tantôt... Il se sera amené pour sûr et je lui proposerai une partie de pêche...

—C'est ça, mon garçon...

—A tantôt, m'ame Madeleine.

La servante referma la porte tandis que Jules Boulenois allait flâner du côté des Sapines.

Il mourait d'envie de pêche, mais il voulait attendre Paul, ayant rêvé au genre de surveillance dont il pourrait l'entourer.

—En l'accompagnant à la pêche tous les jours, et en le reconduisant chez lui tous les soirs, se disait-il, ça sera bien le diable si quelqu'un peut l'approcher et lui parler sans que je le sache.

Raymond Fromental, après avoir mis son fils en voiture, s'était rendu à la préfecture de police.

Il fallut attendre jusqu'à près de midi l'arrivée de la dépêche.

Elle contenait ceci :

"Pascal Saunier, le soir de sa libération, a pris des billets avec Jacques Lagarde, son codétenu et camarade très intime, pour Joigny (Yonne), lieu de naissance de Jacques Lagarde."

—Bravo ! s'écria Raymond avec joie, voici qui donne déjà un commencement de fil conducteur ! Le camarade de Pascal est originaire de Joigny... Les deux libérés y sont allés ensemble... J'irai à Joigny...

—Qu'y ferez-vous ? demanda le préfet...

—J'espère bien y relever une piste que je suivrai alors facilement et dont je n'ome laisserai détourner par rien au monde. Les deux bandits n'ont pas dû se quitter... Je suis certain qu'ils auront échafaudé ensemble leur complot.

—Mais vous ne pensez pas les trouver à Joigny ?

—Assurément non !... Qu'y feraient-ils ? Ils sont à Paris c'est certain, seulement dans quel coin de Paris les chercher et mettre la main sur eux ?... Cela, je ne puis le deviner, mais ils ont dû laisser à Joigny, sans le savoir, des traces que je relèverai et qui m'amèneront jusqu'à leur gîte actuel. Avant de partir il me faut des renseignements supplémentaires... Je demande à monsieur le préfet l'autorisation d'écrire ici même, comme hier, une dépêche en son nom...

—Faites...

Raymond traça les lignes suivantes :

"Prière d'indiquer si Pascal Saunier et Jacques Lagarde recevaient de Paris lettres et subsides. Faire savoir, si possible, les noms des personnes qui écrivaient. Les deux libérés, en sortant de prison, avaient-ils de l'argent et quelle somme ?

Fromental lut au préfet de police et lui fit approuver la dépêche que nous venons de reproduire, puis il la porta au bureau télégraphique qui la transmit immédiatement.

La réponse se fit attendre.

Elle n'arriva qu'à cinq heures du soir, mais elle remplit Raymond de joie et d'espoir, espoir partagé d'ailleurs par le haut fonctionnaire.

Cette réponse était ainsi conçue :

"Pascal Saunier recevait lettres et petites sommes d'argent de Paris, envoyées par femme se disant sa parente et s'appelant Angèle Martin. Jacques Lagarde ne recevait d'habitude ni argent ni lettres, mais, quelques semaines avant libération, eut lettre de notaire de Joigny pour affaires. Ignore nom du notaire. Sortis de maison centrale Saunier avec trois cents francs, Lagarde avec cinq cents."

—Vous le voyez, monsieur le préfet, s'écria Raymond dont le regard étincelait, voilà qui nous donne des indices et nous permet d'agir... Il faut faire rechercher cette Angèle Martin. Il est bien probable que la première visite du libéré en arrivant à Paris aura été pour elle. Songez donc ! Une poule sur deux œufs d'or !...

—Allez-vous partir pour Joigny ?...

—Oui, monsieur le préfet.

—Quand ?

—Ce soir si je peux prendre un train. Dans tous les cas demain matin à la première heure... Je vous prierai de vouloir bien me remettre un mot d'introduction pour le parquet de Joigny, afin que je puisse obtenir de lui une assistance dont j'aurai certainement besoin...

—Je vais vous donner un mot.

Et il écrivit quelques lignes tandis que Raymond consultait un *Indicateur des chemins de fer*, qu'il trouva sur une table.

Le train le plus proche était l'express de huit heures du soir et n'arrivait à Joigny qu'à dix heures cinquante-six minutes.

C'était trop tard pour commencer les recherches, cependant Fromental résolut de prendre ce train afin d'être à même de se présenter au procureur de la République le lendemain de bonne heure, et de réclamer le concours d'un commissaire de police pour commencer son enquête.

—Que décidez-vous ? demanda le préfet en remettant à Fromental la lettre qu'il venait de signer.

—Je pars ce soir.

—Très bien... Voici pour vos frais de voyage et de restau-

ches, ajouta le haut fonctionnaire en mettant un rouleau d'or dans la main de Raymond. N'épargnez rien ! Il nous faut, à tout prix, le succès ! Je vais donner des ordres pour que dès aujourd'hui on s'occupe d'Angèle Martin.

Fromental prit les dépêches dont l'une contenait le signalement de Pascal, et partit, plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis des années.

Il se croyait absolument certain de tenir une piste, et une bonne !...

Quoique ne devant rester absent que quelques heures, il passa chez lui pour y prendre un pardessus et un sac à main, dina rapidement et se rendit au chemin de fer de Lyon.

A huit heures précises, l'express l'emportait loin de Paris à toute vapeur.

Nous le laisserons aller et nous retournerons au *Petit-Castel*, où le fils de la comtesse de Chatelux subissait la plus arbitraire de toutes les séquestrations.

Après la crise de rage et de sombre désespoir à laquelle nous avons assisté, Fabien était tombé, ou plutôt s'était abattu sur son lit, tremblant de fièvre, la tête en feu, les oreilles remplies de bourdonnements.

Un sommeil lourd, presque semblable à une léthargie, s'empara de lui, et ce ne fut qu'au bout de bien des heures qu'il se réveilla.

Quand il rouvrit les yeux, la fièvre avait disparu complètement.

Sa pensée était calme, son esprit lucide.

Il se souvenait de tous les incidents antérieurs à son emprisonnement.

Un regard jeté autour de lui suffit pour lui prouver qu'il était toujours dans la cave dont la fraîcheur humide le pénétrait jusqu'aux moelles.

Un à un, minutieusement, il se rappela les faits qui s'étaient succédés avant son arrivée dans cette demeure inconnue, et il conclut que le docteur Thompson voulait se venger de lui.

Il lui paraissait invraisemblable que son emprisonnement dût être de longue durée. Une fois qu'il serait libre, le médecin américain aurait un trop rude compte à rendre aux tribunaux français !

De nouveau l'idée qu'on pouvait en vouloir à sa vie lui traversa l'esprit, mais il ne l'accueillit pas plus que la première fois.

On ne pouvait avoir résolu sa mort puisqu'on avait pris des précautions pour qu'il ne mourût point de faim.

Fabien s'approcha de la petite table.

Elle supportait du pain, du vin, de la viande froide, des fruits et des pâtisseries.

— Allons, se dit-il en appelant sur ses lèvres un sourire un peu contraint, tout ceci n'est qu'une plaisanterie !... On veut me faire peur ! C'est de bien mauvais goût, mais ce n'est pas inquiétant...

Il vit un flacon rempli d'un liquide d'une belle couleur jaune-d'or, et, l'ayant débouché il l'approcha de ses narines.

— De l'huile à brûler !... et voilà des veilleuses... murmura-t-il en regardant la boîte apportée par Angèle. Cela semblerait prouver qu'on se propose de continuer mon emprisonnement. Alors, mettons de l'huile dans la veilleuse et changeons la mèche...

Le jeune homme, croyant de la meilleure foi du monde à cette plaisanterie, commençait à prendre la chose gaiement.

Une seule pensée l'obsédait, celle-ci : les inquiétudes de sa mère devaient être mortelles.

Il avait entouré de mystère ses visites à la pupille du docteur Thompson. La comtesse ne savait rien de son amour, il lui serait donc impossible de supposer un motif admissible à sa absence. Elle allait fatalement le croire mort, victime d'un accident ou d'un crime... et nul moyen de se mettre en communication avec elle, de la calmer par un mot !

Elle en deviendrait folle ou elle en mourrait si cette situation se prolongeait, mais se prolongerait-elle ?

Une chose rassurait un peu Fabien à ce sujet.

Naturellement il ne soupçonnait ni Angèle ni Marthe d'être les complices du docteur et d'avoir prêté la main à ce qui se passait ; donc elles ne manqueraient point de venir à son secours et de le délivrer.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? se demanda-t-il tout à coup en arrangeant la veilleuse, l'huile est presque épuisée... la mèche charbonnait... Cela prouve qu'un temps déjà pas mal long s'est écoulé...

Le jeune homme tira sa montre de son gousset et regarda l'heure.

Les deux aiguilles se trouvaient réunies sur le chiffre douze.

— Midi, ou minuit ? murmura-t-il en approchant la montre de son oreille pour s'assurer qu'elle n'était point arrêtée.

Elle marchait.

— Ce doit être midi... poursuivit Fabien. J'étais ici hier soir à onze heures passées... J'ai dormi pendant bien des heures !... Du reste mon estomac me prouve qu'il est tard, en criant famine... Voyons, il s'agit d'être philosophe !... Si c'est une plaisanterie, comme je n'en doute pas, elle aura un terme prochain... Si, au contraire, j'ai affaire à un ennemi, je l'attendrai de pied ferme !...

— Commençons d'abord par inspecter mon cachot improvisé. Et le jeune homme, soulevant la veilleuse, s'en servit pour s'éclairer en inspectant tous les coins du cellier.

— C'est parfaitement une cave dont les ouvertures ont été murées... se dit-il. Pourquoi murées ?

— Ce ne peut-être à coup sûr dans la prévision que j'y serais un jour enfermé !

— Une porte doublée de fer, d'une effroyable solidité et sans serrure apparente !

— Tout cela est très bizarre, très mystérieux, parfaitement incompréhensible !...

— Et là, qu'est-ce que je vois ?

— Oh ! oh ! un anneau de fer, une sorte de carcan, scellé dans la muraille et muni de chaînes !...

— Ma parole d'honneur, c'est du pur mélodrame tout ça ! J'ai l'air d'être dans un des cachots de la *Tour de Nesle*... Est-ce que je serais *Buridan*, par hasard ? Je demande à voir *Orsini* et *Marguerite de Bourgogne*... Marguerite de Bourgogne surtout... Mais, voilà ! ils ne sont là ni l'un ni l'autre, et me laissent me morfondre tout seul !

— J'aurais d'ailleurs tort de me plaindre... On a été gentil pour moi, puisqu'on m'a fait grâce du carcan et des chaînes... ce qui n'empêche pas que le mystère se corse puisqu'on a métamorphosé cette cave en cachot, et même en *cachot moyen-âge*, avec intention, cela saute aux yeux !

Tout en monologuant, Fabien continuait son inspection.

— Une paillasse... un matelas... des draps... des couvertures... Je les aurais bien supportées cette nuit les couvertures, car je suis gelé !...

— On m'a laissé de la nourriture, mais elle s'épuisera vite, et il faudra bien qu'on m'en apporte d'autre, et de celui qui me l'apportera j'obtiendrai, de gré ou de force, des explications.

— Si j'appelais ?

— Peut-être aujourd'hui me répondrait-on ?

— Mais non... Marthe et Angèle sont certainement retournées à Paris par ordre du docteur... Je n'ai en ce moment qu'une chose à faire, manger pour tuer le temps et surtout pour satisfaire mon estomac qui crie !

Fabien s'approcha de la petite table ; au moment de l'atteindre, il s'arrêta.

— Si ces aliments étaient empoisonnés ? se dit-il.

Un petit frisson courut sur sa chair.

— Décidément, je suis fou ! continua-t-il au bout d'une seconde en haussant les épaules. C'est ça qui serait un crime inutile ! Personne au monde n'a d'intérêt sérieux à se défaire de moi, et la jalousie même ne pousserait pas le docteur Thompson à une action si lâche et si infâme !

Le jeune homme posa la veilleuse sur la table, prit la chaise qu'on avait apportée pour son usage, se cassa du pain et ontama un morceau de poulet froid.

Du reste, son appétit était plutôt apparent que réel ; il mangea peu ; juste de quoi apaiser les tiraillements de son estomac : il but un demi-verre de vin, et il se jeta sur le lit pour réfléchir à son étrange situation.

Ses deux mains jointes soutenant sa tête, il rêvait.

Tout à coup son attention fut attirée par un bruit sourd qui se faisait entendre juste au-dessous de lui.

Il s'appuya sur son coude et prêta l'oreille.

Le bruit continuait ; il était d'une nature singulière.

On eût dit une masse d'eau souterraine courant dans de larges tuyaux.

—Qu'est-ce que cela ? se demanda Fabien.

Et il redoubla d'attention.

Non seulement le bruit ne cessait pas, mais il semblait grandir.

M. de Chatelux se leva d'un bond, tira son lit au milieu du caveau et regarda, mais les ténèbres noyaient le sol.

Il alla prendre alors la veilleuse pour s'éclairer et, se penchant, il aperçut à fleur de terre une très large dalle de granit.

Au milieu de cette dalle se trouvait une entaille ronde fermée par une pierre plate arrondie, percée à son point central d'un trou de cinq centimètres.

Cela ressemblait à une bouche d'égout close par sa plaque de tôle. Seulement, ici, une pierre remplaçait la tôle.

Fabien, introduisant ses doigts dans l'ouverture centrale voulut soulever cette sorte de rondelle granitique.

Il n'en vint point à bout, la rondelle étant scellée avec du ciment : mais il entendait l'eau courir à une faible distance, et par le trou de la pierre il percevait une clarté.

—C'est une conduite d'eau, se dit-il, d'où vient elle ?...

Ce que le jeune homme ne pouvait s'expliquer à lui-même, nous allons l'expliquer à nos lecteurs.

La propriété possédait, au milieu d'une de ses pelouses, une assez vaste pièce d'eau qu'alimentait le bras de la Marne coulant à droite du petit parc.

Par cette conduite placée sous l'habitation s'écoulait dans le bras gauche le trop-plein de la pièce d'eau et de la rivière artificielle.

La bouche d'égout en granit avait été installée au milieu de la cave afin de pouvoir descendre dans la conduite après les fortes inondations pour la nettoyer.

—Il y a là une issue, pensa Fabien, la pierre est cimentée, mais avec un couteau il me sera facile d'enlever ce ciment, et alors elle cédera.

A cette minute précise un autre bruit, d'une nature toute différente, frappa l'oreille du jeune homme.

C'était un bruit de pas.

On venait à lui.

Ce ne pouvait être que pour le délivrer.

Fabien repoussa vivement le lit et replaça la veilleuse sur la table.

La porte s'ouvrit et le docteur Thompson, tenant d'une main une petite lampe et de l'autre un panier, apparut sur le seuil.

Il était d'une pâleur effrayante.

—Ah ! c'est vous, monsieur ! s'écria le jeune comte de Chatelux ; Je vais donc enfin connaître le but de cette odieuse plaisanterie ! Remarquez que je veux bien, en ce moment, appeler ainsi votre action, mais qu'elle mériterait un autre nom plus sévère !

—Je vais vous apprendre ce que vous désirez savoir... C'est même pour cela que je suis ici, répondit froidement Jacques en plaçant la lampe sur la table et le panier sur le sol.

—Et c'est dans cette cave transformée en prison que vous prétendez vous expliquer avec moi ? demanda Fabien.

—C'est dans cette cave.

—Vous vous trompez, car je n'y resterai pas une minute de plus.

Et le jeune homme s'élança vers la porte entrebâillée.

Mais il se trouva en face de Jacques qui d'un seul élan

s'était placé entre la porte et lui, et qui dirigeait vers sa poitrine le canon d'un revolver.

—Si vous faites un pas de plus vous êtes mort ! dit le pseudo-Thompson.

—Ce que j'appellais une plaisanterie est donc un guet-apens !

—C'est ce que vous voudrez, je ne discute pas sur les mots !... Vous n'avez qu'un parti à prendre... Soyez calme et cautions...

—Je veux sortir d'ici !

—Vous n'en sortirez pas !

II

—Je crierai !... j'appellerai ! reprit Fabien de Chatelux.

—Vous l'avez déjà fait ! A quoi cela vous a-t-il servi ? répondit Jacques Lagarda. Aujourd'hui, comme hier, personne ne viendra vous secourir !... Vous êtes mon prisonnier, mon bien, ma chose ! Je vous ai surpris chez moi où vous veniez en larron d'honneur !... Je pouvais vous tuer... c'était mon droit ! Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'avais une raison de vous épargner... Cette raison, vous allez la connaître.

—Vous aviez le droit de me tuer, dites-vous ! interrompit le jeune comte.

—Certes !...

—Me tuer parce que je venais dire à une enfant, votre protégée, votre pupille, que je l'aimais !... Est-ce à un criminel que méritait la mort ?

—Vous avez pénétré sous mon toit avec l'espoir d'y apporter la honte ! Vous comptiez qu'il vous serait facile de séduire une enfant naïve, sans connaissance du monde, dont l'unique tort a été de croire à vos paroles mensongères, à vos protestations décevantes ! Vous ne songiez point, vous, le comte de Chatelux, à faire de Marthe Grandchamp votre femme !... Heureusement, j'étais là ! je veillais sur elle, et j'ai pu faire échouer vos projets odieux !...

—Vous vous trompez, monsieur, et vous me jugez indignement ! s'écria Fabien. J'aime Mlle Marthe de toute mon âme, mais je la respecte autant que je l'aime, et je venais ici, honnête homme, lui renouveler l'offre de mon nom... et cela est si vrai qu'à ce moment, à vous son tuteur, je demande sa main... Vous voyez bien que si j'ai commis, en venant à votre insu dans votre maison, un acte répréhensible, au moins en apparence, la réparation ne se fait pas attendre !

—La réparation ! répéta Jacques. Elle est impossible !

—Pourquoi ?

—Parce que vous êtes mon rival !... L'amour que vous prétendez éprouver pour Marthe Grandchamp est une insulte pour moi !...

—Pouvais-je supposer que vous vouliez épouser votre pupille ?

—Vous le saviez !... on vous l'avait dit.

—On me l'avait dit, c'est vrai, mais je refusais de le croire !

—La raison de cette incrédulité, s'il vous plaît ?

—Vous avez le double de l'âge de Mlle Marthe !... Vous pourriez être son père !...

—L'amour naît à tout âge... D'ailleurs, suis-je un vieillard !

—Assurément non, mais, puisque vous aimez, vous devez admettre que j'aime aussi...

—Ce que je n'admets pas, c'est la rivalité. Vous êtes jeune, vous êtes beau, vous portez un grand nom, vous êtes un danger pour moi, c'est à cause de cela que d'abord je songeais à vous tuer, mais j'ai reculé devant un meurtre, même légitime. Donc, je vous laisserai vivre, si vous voulez me faire un serment...

—Si c'est le serment de ne plus aimer Mlle Marthe, interrompit de nouveau Fabien, je le refuserai ! On n'est pas maître de son cœur, et pour sauver ma vie je ne saurais mentir.

—Le serment que j'attends, que j'exige de vous, reprit Jacques, laisse à votre cœur sa liberté complète... Jurez-moi de ne pas chercher à revoir ma pupille à mon insu... jurez-moi de ne point lui écrire, et de ne lui faire parvenir aucun

sage verbal ! Cet engagement, vous en conviendrez, il dépend de vous de le prendre, et de le tenir, j'attends.

Fabien semblait troublé, indécis.

— Ah ! n'hésitez pas ! poursuivit le pseudo-Thompson avec un accent farouche. Si vous devez être un obstacle sur mon chemin, et le plus dangereux des obstacles, je ne serai pas assez mais pour vous laisser vivre et sortir d'ici ! Jurez, sinon je le jure, je vais vous faire sauter la cervelle !

— Il le ferait comme il le dit, ce sauvage ! pensa le jeune homme. Il est maître absolu de la situation. A quoi bon m'entêter par dignité ? Pour ma mère, pour Marthe elle-même, je dois sauver ma vie à tout prix... Nous verrons plus tard... Si Marthe le déteste et si elle m'a donné son cœur, elle saura bien refuser de devenir sa femme.

— J'attends ! répéta Jacques Lagarde.

— Je prends l'engagement que vous me demandez, ou plutôt que vous m'imposez... dit Fabien.

— Sur votre honneur ?

— Sur mon honneur.

— Sans arrière-pensée ?

— Oui.

— C'est bien... et tout d'abord, monsieur, comme premier témoignage de votre bonne foi, veuillez me rendre à l'instant même le portrait de ma pupille...

Depuis le commencement de l'entretien Jacques suivait une route tortueuse dont les détours, il en avait la conviction, devaient le conduire d'une façon certaine à son but.

— On n'a pas trouvé sur lui la photographie de Marthe, se disait-il, donc il l'a laissée chez lui, non point exposée aux regards puisqu'à coup sûr sa mère ignore son fol amour, mais bien cachée en un endroit secret... Or, il y a cent contre un à parier que cet endroit est justement celui où se trouvait déjà la médaille... il faut le savoir... je le saurai.

— Le portrait de Mlle Marthe... balbutia Fabien. Mais...

— Oh ! ne mentez pas, vous qui prétendez ne point savoir mentir ! interrompit violemment le pseudo-Thompson. Vous l'avez reçu des mains d'Angèle, je le sais. Oseriez-vous nier ?

— Non, certes... Seulement ce portrait je ne l'ai pas sur moi...

— Où donc est-il ? A l'hôtel de Chatelux !... s'écria Jacques.

— Oui. Dans ma chambre...

— Comme un gage d'amour !... et tous vos amis peuvent le voir !

— Ne croyez pas cela, monsieur !... Laisser en vue ce portrait, c'eût été manquer de respect à Mlle Marthe... il est dans un coffret...

— Qu'on peut ouvrir ?...

— Non, monsieur, car j'en porte la clef sur moi... et elle ne me quitte jamais...

— Vous parlez de respect, et sans doute l'image d'une jeune fille angéliquement pure est jetée pêle-mêle avec les photographies de vos maîtresses d'un jour !...

Fabien pâlit de colère.

— Mais quelle idée vous faites-vous donc de moi, monsieur ? demanda-t-il. Pourquoi me supposez-vous dénué de la plus élémentaire délicatesse ?... L'image de Mlle Grandchamp n'a point à redouter quelque contact indigne. Le coffret qui la renferme ne contient avec elle que deux reliques, sacrées toutes deux, la croix d'officier de la Légion d'honneur que portait mon père, et la médaille donnée par le comte de Thonnerieux quelques jours après ma naissance...

Un éclair brilla dans les prunelles de Jacques.

Le jeune homme venait de tomber dans le piège habilement tendu.

L'associé de Pascal Saunier savait ce qu'il voulait savoir.

— Une médaille donnée par M. Thonnerieux ? fit-il en montrant la surprise.

— Oui, monsieur.

— Faites-vous donc partie des héritiers du comte ?

— J'en fais partie.

— Alors vous étiez venu au monde dans son arrondissement, le même jour que sa fille ?

— Le 10 mars 1860, oui, monsieur.

— Comme Marthe ! C'est étrange !

— Une surprise plus sincère que celle de Jacques se peignit sur le visage de Fabien.

— Mlle Marthe est au nombre des héritiers du comte ! s'écria le jeune homme.

— Oui... et elle possède une médaille d'or probablement pareille à la vôtre, sur laquelle se trouvent des dates...

— Et sans doute aussi des mots, dit Fabien, comme la mienne...

— Il est certain qu'elle porte des mots... Quels sont ceux gravés sur la vôtre ?

Cette question, quoique faite d'un air de complète indifférence, illumina comme un éclair rapide l'esprit du jeune comte.

— Misérable, s'écria-t-il, vous venez de vous trahir ! La lumière est faite... c'est vous qui avez volé le testament de M. de Thonnerieux !... c'est vous qui avez assassiné les héritiers du comte pour vous emparer des médailles sur leurs cadavres ! Vous n'avez pas trouvé la mienne quand vous me teniez évanoui, et vous voulez m'arracher mon secret ! Je comprends tout, maintenant ! Vous vous servez de la beauté de Marthe comme d'un appât pour les pièges que vous tendez ! Cette fille est votre associée, votre complice ! Angèle, votre complice aussi ! Ah ! les deux infâmes créatures et le trio maudit ! Vous m'avez attiré ici pour me dévaliser d'abord et me tuer ensuite !... Tuez-moi donc, puisque vous avez une arme et que je n'en ai pas !

— Oui, vous êtes à ma merci, et vous êtes condamné...

— Dieu me vengera ! Il me venge déjà, puisque vous n'aurez pas les mots gravés sur la médaille.

— J'aurai la médaille elle-même !...

— Jamais !...

— Je la prendrai dans le coffret où elle se trouve en compagnie du portrait de Marthe et de la croix d'officier de votre père...

— Bandit !... vous ne la tenez pas encore ! Ma mère la défendra contre vous !...

— Eh bien ! je passerai sur le cadavre de votre mère, s'il le faut !... Au revoir, monsieur de Chatelux... car nous nous reverrons... une fois... La dernière !...

Et Jacques, prenant la lampe, s'élança dehors.

Fabien voulut bondir sur la porte, et au risque de recevoir dans la poitrine une balle de revolver, l'empêcher de se refermer.

Elle était refermée déjà.

Les poings crispés du jeune homme se meurtrirent vainement sur l'armature de fer.

— Ma mère !... ma mère !... criait le pauvre enfant en proie à un désespoir poussé jusqu'à l'affolement, il va la tuer peut-être, le misérable... et je ne peux pas l'avertir... et je ne pourrai pas la défendre !... Ah ! je donnerais ma vie tout entière sans une hésitation, sans un regret, en échange d'une heure de liberté ! Il faut sortir d'ici !... il le faut !... Mais comment ?

Brusquement le jeune comte se souvint de la découverte qu'il venait de faire au moment de l'arrivée du docteur Thompson.

Il prêta l'oreille.

Le bruit de l'eau passant rapide dans la conduite souterraine se faisait toujours entendre.

— Cette dalle arrondie résiste à mes efforts, reprit-il, mais le ciment seul en est cause, et le ciment n'est pas indestructible...

Il écarta de nouveau son lit, posa la veilleuse sur le sol, prit le couteau à pointe émoussée qui se trouvait avec un couvert à côté des éléments de son repas, et, s'agenouillant à côté de la bouche du déversoir, il se mit à attaquer de son mieux le ciment desséché.

C'est à peine si la lame trop faible mordait sur le scellement, mais Fabien avait le courage et la patience du désespoir et de l'amour filial.

* *

Jacques Lagarde était reparti pour Paris.

—Un coffret, se disait-il chemin faisant, un coffret placé dans la chambre du jeune comte à l'hôtel Chatelux... C'est là qu'est la médaille !... Je veux l'avoir, et je l'aurai, quand je devrais pour cela incendier l'hôtel !

La scène, ou tout au moins la fin de la scène qui venait de se passer entre Fabien et le docteur avait singulièrement irrité ce dernier.

Il s'était trahi juste au moment où il s'attendait à entendre sortir des lèvres de son prisonnier les mots inscrits sur la précieuse médaille. Son orgueil se révoltait à la pensée qu'il n'avait pas su empêcher cet enfant sans expérience de le deviner.

Aussi, en arrivant rue de Miromesnil pour l'heure du dîner, était-il de l'humeur la plus exécrable.

—Eh bien ? lui demanda Angèle, ça va-t-il comme vous voulez ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il faudra faire une visite domiciliaire à l'hôtel de Chatelux....

—Une visite domiciliaire ! répéta Angèle, ça sera très dangereux.

—Sans doute ! dangereux, mais indisponible....

—Au moins avez-vous un moyen ?

—J'en ai un, mais qui ne me satisfait qu'à demi... Pascal, à son retour, en trouvera, je l'espère, un autre moins violent. Jacques pensait à l'incendie rêvé dans un moment de fureur.

—Nous en causerons à son retour, ajouta-t-il.

Marthe venait de descendre.

On se mit à table.

Le pseudo-Thompson, absolument sobre d'habitude, avait fait apporter des vins capiteux et vidait sans cesse son verre.

On eût dit qu'il voulait s'étourdir et chercher dans l'ivresse soit l'oubli d'une pensée sombre, soit une audace dont, malgré lui, il ne se sentait pas capable.

Angèle l'observait, mais Marthe, tout entière à la joie d'avoir vu la veille pendant quelques minutes Paul Fromental, s'absorbait dans ses pensées.

On resta longtemps à table, et ce fut seulement vers neuf heures que Jacques quitta son siège.

Les deux femmes l'imitèrent.

—Marthe... dit Jacques dont la respiration semblait oppressée.

—Monsieur le docteur ?

—J'aurais à causer avec vous...

La voix de Thompson eût changé, sa parole brève et d'un accent singulier.

Il fut impossible à Marthe de ne point remarquer cela, et une inquiétude soudaine la saisit.

—Vous avez à causer avec moi, monsieur le docteur ?... balbutia-t-elle.

—Oui.

—Je vous écoute...

—Non, pas ici...

—Pourquoi ?

—Ce que j'ai à vous dire est sérieux et sera long peut-être. Nous serions mal à l'aise dans cette pièce et nous risquerions d'être interrompus à chaque instant...

—Alors, passons au salon...

—Le salon ne me convient pas davantage.

—Où donc voulez-vous que nous allions ?..

—Permettez-moi de vous accompagner dans votre chambre...

—Je suis à vos ordres... répondit non sans hésitation la jeune fille émue, tremblante, et s'étonnant de cette demande qui pouvait sembler étrange en effet à cette heure avancée déjà.

III

Marthe prit une lumière et monta dans sa chambre.

Jacques Lagarde y entra quelques minutes après elle.

—Voyons, monsieur le docteur, dit-elle en s'efforçant de prendre un air dégagé, malgré l'inquiétude qu'elle éprouvait, quel doit être le sujet du long entretien que nous allons avoir ensemble ?

—Je vais vous le dire, répliqua le pseudo-Thompson. Asseyez-vous là... près de moi, en face de moi, et causons...

Les yeux de Jacques brillaient d'un feu bizarre ; leur expression n'était pas la même que de coutume. Le sang qui lui montait violemment à la tête donnait à son visage habituellement pâle une coloration d'un rouge presque violet.

Ainsi qu'il venait de le demander, Marthe s'assit en face de lui.

—Causons donc... fit-elle avec un calme apparent.

—Ma chère enfant, commença l'associé de Pascal Saunier, vous ne pouvez avoir oublié une conversation qui a eu lieu ici même, entre nous, il n'y a pas longtemps, et au cours de laquelle je vous ai fait connaître l'état de mon cœur.

L'orpheline comprit aussitôt pourquoi le docteur avait voulu lui parler en tête-à-tête, et ce qu'il se proposait de lui dire.

Elle frissonna de la tête aux pieds.

—Mon Dieu, s'écria-t-elle d'une voix que l'émotion et l'angoisse rendaient, tremblante, allez-vous encore me parler de vos sentiments ?... Est-il possible que vous ayez si vite oublié votre promesse !..

—Je n'oublie rien !... fit Jacques vivement. Je me souviens de tout !

—Vous ne m'en donnez point la preuve en ce moment... Vous m'aviez promis de la façon la plus formelle, la plus positive, que vous laisseriez s'écouler tout le temps de mon deuil avant d'exiger de moi une réponse à vos aveux, et avant de me reparler vous-même des projets formés par vous...

—J'avais promis de me taire, c'est vrai... j'avais promis d'étouffer les battements de mon cœur... J'étais de bonne foi. Je voulais tenir ma promesse, mais je vois bien que c'est impossible...

—Impossible !... Pourquoi ?

—La passion est plus forte que ma volonté... elle me domine... elle me pousse en avant... je ne suis plus maître de moi-même...

—Je vous ai dit ce que je pensais à ce sujet... Vous vous abusez, j'en suis certaine... Vous prenez une illusion pour la réalité.

—Non, Marthe, je ne m'abuse pas... Je vous aime d'un amour profond, immense, ou plutôt je vous adore et ne puis attendre plus longtemps la réponse implorée par moi. J'ai la fièvre, j'ai le délire... Vous pouvez seule apaiser ce délire... calmer cette fièvre, qui va sans cesse grandissant et qui me dévore... Un instant j'ai pensé que je serais heureux, que je serais fier de vous voir entourée d'hommages !... Je me trompais... Je suis jaloux de ceux qui vous regardent et de ceux que vous regardez... Je ne puis vous laisser plus longtemps en contact avec les admirateurs, ou plutôt les adorateurs, que si imprudemment j'ai attirés autour de vous... La situation telle qu'elle est me brise... En la prolongeant, elle me tuerait. Marthe, il faut qu'avant un mois vous soyez ma femme.

En entendant ces paroles menaçantes, la jeune fille se sentit prise de vertige.

Tout d'abord elle ne sut que répondre, tant le trouble de son esprit était grand.

Jacques poursuivit :

—Il le faut et cela sera... Avant un mois vous porterez mon nom.

Marthe reprit instantanément son sang-froid.

Elle releva la tête, qui depuis quelques secondes se penchait sur sa poitrine, et dit d'une voix qui d'abord à peine distincte devint bientôt assurée et vibrante :

—Je ne saurais vous écouter davantage, monsieur le docteur... Vous avez raison, cent fois raison, la situation telle qu'elle est, odieuse et fautive, ne saurait se prolonger... J'avais sollicité et obtenu de vous un délai pour vous répondre. Vous revenez sur votre parole... Vous rompez le pacte... Je vous répondrai donc tout de suite... En me recueillant orpheline, pauvre et désolée, vous avez fait un acte généreux dont mon cœur gardera, je vous l'affirme, une éternelle reconnaissance :... Mais aujourd'hui je dois et je veux me soustraire aux conséquences qu'entraînerait pour moi cet acte généreux... Je dois redevenir l'orpheline pauvre et abandonnée que j'étais... Il est trop tard pour quitter ce soir votre maison... je la quitterai demain...

—Quitter ma maison !... répéta Jacques frissonnant. M'abandonner !... Pourquoi ?

—Parce que je prétends garder l'indépendance de mon âme, de mon cœur, de mes pensées !... Parce que je ne serai jamais l'esclave de qui ce soit, et que vous semblez vouloir vous arroger sur moi des droits que je repousse ! Les subir serait payer trop cher votre bienfaisance ! Libre je suis, je veux rester libre...

—Libre d'aller retrouver votre amant, n'est-ce pas ? s'écria le pseudo-Thompson, que la colère envahissait et qui n'était plus maître de lui-même.

Marthe frémit.

Son orgueil de femme, son honneur de vierge, se révoltèrent sous l'injure.

—Vous m'insultez ! dit-elle, et vous savez bien que vous mentez en m'insultant ! Vous savez bien que chez vous je suis entrée pure et que j'en sortirai pure !

Jacques Lagarde n'écoutait pas.

Emporté par une fureur croissante, il poursuivit :

—Allons !... jetez le masque, et dites la vérité !... Me prenez-vous pour un niais ? Vous figurez-vous que je suis aveugle ? Croyez-vous que je n'aie pas compris votre dédain pour moi et deviné votre amour pour un autre ?

—Non ! non ! non !... je ne suis dupe ni de vos paroles décevantes, ni de vos sourires hypocrites, ni de votre ingénuité menteuse !... Vous refusez de devenir ma femme, parce que vous voudriez me cacher, à moi, à moi à qui vous devez tout, puisque je vous ai arrachée à la misère... à la misère qui conduit à la honte, et de la honte au crime !...

—Cette passion, elle est née sous les ombrages du *Petit-Castel*, elle a grandi à Paris sous mon toit !...

—Votre amant est venu hier, et votre amoureuse entrevue a eu lieu en ma présence...

—Ah ! vous êtes d'habiles comédiens tous les deux !... Vous avez joué l'indifférence devant moi et vous avez cru ne pas vous trahir, mais malgré vous je voyais clair !

—Je connais mon rival... Je le connaissais depuis la soirée où vous vous êtes trahie sans le savoir en le voyant paraître ! Il m'avait suffi de suivre la direction de vos regards pour lire dans votre cœur, et maintenant vous pouvez mentir encore, vous ne me trompez plus !...

Marthe n'avait point cherché à interrompre le docteur.

Terriblement de colère aussi, elle l'écoutait, prête à lui répondre quand il aurait laissé jusqu'au bout déborder sa rage en paroles insultantes...

—Eh bien ! oui, j'ai menti ! répliqua-t-elle d'une voix mordante. J'ai mis un masque sur mon visage... J'ai fait ce que font toutes les femmes en cachant leurs pensées à l'homme qui n'a pas le droit de les connaître...

—Ainsi, cria Jacques, vous ne niez plus ?

—Je ne nie plus !

—C'est bien vrai ? Vous aimez ?

—J'aime de toutes les forces de mon âme et de mon cœur, et celui que j'aime est digne de moi !... Si je vous ai caché mon amour c'est qu'il était trop évident pour moi que vous deviez d'instinct l'ennemi de celui qui l'avait fait naître, et je ne voulais pas l'exposer à votre haine !... Vous l'auriez provoqué... Vous l'auriez tué peut-être... Je tremblais pour lui et

la peur m'a inspiré l'idée de vous demander un délai d'un an pour vous répondre. C'était un an de sécurité...

—A présent je lève le masque !

—Oui, j'aime Paul Fromental et je l'aimerai toujours !

—Oui, c'est au *Petit-Castel* que pour la première fois je l'ai vu, et dès la première minute, dès le premier regard, mon cœur est allé à lui !

—Oui, j'ai tressailli de joie, et cette joie a dû se peindre en effet sur mon visage, quand, à cette soirée de lundi, Paul dont je n'espérais pas la présence m'est apparu soudainement, et c'est à cette soirée qu'à l'aveu de son amour j'ai répondu par l'aveu du mien.

—Tout à l'heure, je vous ai parlé de la reconnaissance éternelle que j'éprouvais pour vous.

—Je mentais, ou plutôt je me trompais, car votre générosité pour moi n'était qu'un adroit calcul, je le vois bien maintenant, et je chasse de mon âme une gratitude que vous ne méritez pas !...

—Je reprends ma misère avec ma liberté...

—Je sortirai de chez vous demain, non pas pour aller à la honte qui conduit au crime (ce sont vos expressions), mais pour aller à Paul qui m'attend, car je lui ai dit : *Ayez patience... l'heure est proche où je serai libre...* et je lui dirai : *L'heure est venue... je suis libre...*

—Et si je ne voulais pas, moi !... dit d'une voix sifflante Jacques affolé par un délire fait de rage et d'amour. Si je ne voulais pas que vous sortiez d'ici !... si je ne voulais pas que vous soyez à lui !...

—Vous opposer à ma volonté ! vous ! De quel droit ?... répliqua Marthe.

—Des droits d'un tuteur sur sa pupille...

—Vous n'êtes point mon tuteur...

—Je vous ai recueillie... Vous vivez sous mon toit, vous devez m'obéir...

—Je le nie ; et d'ailleurs, fussé-je esclave, l'esclave brise sa chaîne...

—Je l'ai faite si forte qu'elle ne se brisera pas !...

—Je vous défie de m'empêcher de quitter cette maison !...

—Je vous en empêcherai, cependant !

—Par quels moyens ?

—J'emploierai la force s'il le faut.

—Et moi j'appellerai la justice à mon aide... et si elle refuse de me défendre je me défendrai moi-même !

Et Marthe, prenant sur une table un coupe-papier d'acier niellé d'or en forme de stylet, véritable objet d'art, mais aussi dangereux qu'une arme sérieuse, ajouta :

—Ce n'est pas vous que je frapperai, c'est moi !... La mort aussi est la liberté ! Maintenant, monsieur, laissez-moi !... je veux être seule !...

La menace formulée par Marthe d'un acte de décision terrible dont évidemment elle était capable, avait dissipé l'ivresse passagère de Jacques.

Il comprit qu'il venait de commettre une faute énorme.

Pascal avait dit vrai.

Ses soupçons à lui-même se trouvaient confirmés.

Marthe aimait Paul Fromental.

Si elle se rendait libre, si elle s'enfuyait de l'hôtel pour aller le rejoindre, ils deviendraient, réunis, non seulement un obstacle, mais un danger.

—Marthe... Marthe... balbutia-t-il d'un air égaré en tendant les mains vers la jeune fille, j'étais fou... J'avais le délire... Je parlais comme un insensé... Pardonnez-moi... Pardonnez-moi...

—Je veux bien oublier des injures qui d'ailleurs, ne pouvaient m'atteindre, répondit l'orpheline ; mais ma résolution est inébranlable...

—Vous vous obstinez à quitter cette maison ?

—Oui.

—C'est impossible...

—Demain je serai partie.

—Vous avez donc pour moi beaucoup de haine ?

—Je n'ai pas de haine et je vous plains...
 —Mais, si je vous jurais qu'à dater du moment où je vous parle, jamais je ne prononcerai un seul mot faisant allusion aux projets que j'avais formés ?
 —Je ne vous croirais pas...
 —Si je vous faisais libre ?
 —Je le suis... Rien ne me lie à vous...
 —Si je vous donnais une preuve indéniable de mon repentir ?
 —Comment pourriez-vous me donner cette preuve ?
 —En vous disant : Aimez Paul Fromental... je ne songe plus à vous séparer... soyez heureux ensemble... je me dévoue à votre bonheur...
 —Si vous me disiez cela ?
 —Oui... Eh bien ?
 —Alors, et seulement alors, je croirais qu'un moment de folie passagère a dicté votre conduite d'aujourd'hui.
 —Si j'ajoutais : Vous serez sa femme, mais ne me quittez pas !... Restez près de moi, dans ma maison, vous dont les traits me rappellent une image chérie... que répondriez-vous ?
 —Je répondrais : Faites que Paul soit mon mari, et tout sera oublié !...
 —Avant un mois, je vous le jure, vous serez sa femme !
 —Vous le jurez ?
 —Sur la tombe de la fille que j'ai perdue !... sur la mémoire vénérée de votre mère !
 —Et Paul viendra ici chaque jour ?... et nous pourrions causer ensemble librement ?...
 —Oh ! non... non... pas encore... pas ici... s'écria Jacques Lagarde avec une terreur admirablement jouée. Laissez-moi le temps de m'habituer à la pensée de vous voir en aimer un autre... Vous irez habiter le *Petit-Castel*, et là vous recevrez votre fiancé... Peu à peu le courage me viendra... je m'habituerai à appeler Paul Fromental mon fils, comme je vous ai appelé ma fille...
 Marthe regardait le docteur avec un profond étonnement. Elle se demandait si cet homme disait vrai ; s'il ne cachait point d'arrière-pensée, s'il ne voulait pas la tromper. L'habile fourbe avait les yeux humides et des larmes dans la voix.
 L'orpheline se dit :
 —Peut-être m'aime-t-il véritablement, et alors il souffre... je sais ce que c'est que d'aimer... il se sacrifie... Je dois le croire...
 Jacques voyait bien ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille... il la sentait ébranlée.
 Il continua sa comédie diabolique en tombant à genoux devant elle, et il balbutia en sanglotant :
 —Acceptez !... acceptez !... Je vous aimerai tant tous les deux !... Vous serez mes enfants !...
 —J'accepte, fit Marthe tout à fait convaincue par les sanglots du misérable, tout est oublié... j'ai confiance...
 —Soyez bénie pour cette parole !
 —Quand me conduirez-vous au *Petit-Castel* ?
 —Après-demain, si vous le désirez...
 —Ah ! certes, oui, je le désire ! Et dans un mois, vous l'avez juré...
 —Dans un mois, acheva Jacques, vous serez la femme de Paul Fromental... Me pardonnerez-vous complètement alors ?
 —Je vous ai pardonné déjà... Je ne me souviens même plus de ce que vous m'avez fait souffrir ce soir...
 Et Marthe à son tour se mit à sangloter.
 Jacques voulut s'approcher d'elle.
 Instinctivement elle se recula avec frayeur.
 —Vous doutez encore ? murmura le pseudo-Thompson d'un ton de reproche.
 —Non je ne doute pas... répondit Marthe. J'ai besoin de prier...
 Il était évident que la jeune fille voulait rester seule.
 —Adieu donc et bonne nuit... ma fille... dit Jacques Lagarde.
 Et il sortit.

Mais aussitôt après il ajouta, en jetant un regard chargé de haine sur la porte qu'il venait de refermer derrière lui :

—Tu viens de signer ton arrêt de mort, Marthe Grandchamp !

Et il rentra dans sa chambre où l'attendait l'insomnie

IV

Raymond Fromental était parti pour Joigny à huit heures du soir.

A onze heures il arrivait à destination.

Ne connaissant point la sous-préfecture du département de l'Yonne il monta dans l'un des omnibus stationnant à la porte de la gare, et sur lequel on lisait cette inscription : *Hôtel du Cheval-Blanc*.

Un quart d'heure plus tard il descendait de voiture à l'hôtel en question et demandait une chambre.

Un instant après, il dormait.

Dès le matin il était debout, mais il ne pouvait se présenter utilement au palais de justice avant l'ouverture des bureaux.

Il attendit donc l'heure réglementaire et tua le temps en se promenant sur les quais au-dessus desquels la ville de Joigny s'élève en amphithéâtre.

Pascal Saunier, lui aussi, s'était levé de bonne heure

A neuf heures précises, il se trouvait à l'ouverture des bureaux du mont-de-piété.

Là, en échange du bulletin qui lui avait été donné la veille, on lui remit sans la moindre difficulté la médaille d'or engagée par Marthe Grandchamp.

Un train pour Paris, venant de Marseille, passait à Joigny à dix heures cinquante et une minutes.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux prit le pas gymnastique, entra à l'auberge du *Martin-Pêcheur* et se rendit à la gare en compagnie de Lureau, qui allait à Sens.

A dix heures précises, Fromental se présentait au parquet et demandait à être reçu par le procureur de la République ou par son substitut.

Sa qualité d'inspecteur de la sûreté de Paris en mission lui évita l'ennui de faire antichambre.

Immédiatement introduit dans le cabinet du substitut de service il lui présenta le mot du préfet de police, et aussitôt après en avoir pris connaissance le magistrat se mit à sa disposition.

En peu de mots Fromental lui expliqua la situation.

—Ainsi, lui dit le substitut quand il eut achevé, vous venez à Joigny avec l'intention de relever la piste des deux hommes que vous m'avez nommés ?

—Oui, monsieur, Pascal Saunier et Jacques Lagarde... Ce dernier originaire de cette ville où des affaires d'intérêt l'appelaient à sa sortie de prison. Connaissez-vous le père du libéré ?

—Non... Il y a peu de temps que je suis ici et j'y connais peu de monde, mais je vais vous aboucher avec une personne qui saura, je n'en doute pas, vous donner satisfaction sur tous les points qui vous intéressent... C'est un brave homme né à Joigny qu'il n'a jamais quitté et où il connaît tout le monde. Il dirige la police municipale et s'acquitte à merveille de ses fonctions. Vous n'aurez qu'à vous louer de sa mémoire et de son intelligence.

Le substitut sonna.

Un garçon de bureau se rendit aussitôt à son appel.

—Inquiétez-vous de savoir si M. Corbier est au palais, lui dit le magistrat, et priez-le de venir me trouver sans retard... S'il n'était point encore arrivé, qu'on aille le chercher chez lui.

L'employé se hâta d'obéir.

M. Corbier se trouvait au palais.

Avant que cinq minutes se fussent écoulées, il entra dans le cabinet du substitut.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, déjà grisonnant, de taille moyenne, grassouillet, bien tenu et soigneusement resé.

A première vue, sa figure de petit bourgeois de province semblait superlativement naïve, mais en l'examinant mieux on s'apercevait que ses yeux, lorsqu'ils ne disparaissaient point sous le double écran des paupières molles, pétillaient d'intelligence.

— Monsieur le substitut m'a fait l'honneur de me demander dit-il en saluant le magistrat.

— Oui, répliqua celui-ci. Vous allez vous mettre, toute affaire cessante, à la disposition de M. Fromental, de la sûreté de Paris.

Corbier salua Fromental.

— Il s'agit d'une chose sérieuse qui réclame beaucoup de célérité. Je compte sur votre zèle... Veuillez répondre d'abord aux questions que M. Fromental va vous adresser...

Le policier de Joigny regarda en souriant son collègue de Paris et lui dit :

— Je suis à vos ordres, monsieur... questionnez. Je vous répondrai de mon mieux...

— Connaissez-vous ici, ou plutôt avez-vous connu un nommé Lagarde ? demanda Raymond.

— Lagarde ?... répéta Corbier sans la moindre hésitation. Il y en a trois à Joigny qui ne sont point parents. Il y en avait un quatrième qui est mort le 27 décembre 1878, et dont le fils a été condamné en 1874 à cinq ans de prison...

— C'est de ce dernier qu'il s'agit... Connaissez-vous les motifs de sa condamnation ?

— Il avait, de complicité avec un héritier trop pressé, hâté l'ouverture du testament d'un malade riche auquel il donnait ses soins.

— Un malade auquel il donnait ses soins... répéta Fromental. Ce Jacques Lagarde était donc médecin ?

— Oui, et médecin très habile, savant très distingué, mais une nature de jouisseur... un tempérament de coquin...

Fromental reprit :

— En sortant de prison, cet homme a dû venir à Joigny, il y a de cela trois mois environ, pour affaires de famille. En avez-vous eu connaissance ?

Corbier secoua la tête.

— En aucune façon... répondit-il. S'il y était venu, cela aurait produit une sensation dans la ville où on s'était énormément occupé de son affaire. En outre, je le connaissais personnellement beaucoup avant sa condamnation, et vous pensez bien que je l'aurais reconnu...

— Mais il devait avoir à toucher ici la succession de son père...

— On peut toucher en donnant procuration à quelqu'un. Bien de plus facile d'ailleurs que de savoir à quoi nous en tenir.

En nous adressant à M^e Lahaye, le notaire de feu Lagarde, nous apprendrions si le libéré est venu en personne...

— N'a-t-il plus ici de parents chez lesquels il aurait pu descendre ?

— Un petit cousin que nous verrons, mais je serais bien étonné s'il avait eu l'audace de se présenter à lui.

— Voulez-vous m'accompagner chez le notaire ?

— Parfaitement, et il ne faut pas perdre une minute si nous voulons parvenir à le voir...

Pourquoi donc ? Va-t-il s'absenter ?

— Non, mais c'est aujourd'hui jour de marché à Joigny, et l'étude doit être envahie déjà par la foule des paysans qui viennent apporter des denrées, et qui profitent de leur présence à la ville pour faire leurs affaires... Or, rien n'est loisible comme un paysan qui tient un notaire. Impossible de lui faire lâcher prise !

— Hâtons-nous donc ! dit Raymond.

— Et après avoir salué le substitut qui le pria de vouloir bien le tenir au courant du résultat de ses démarches, il quitta le palais de Justice avec Corbier.

Du palais à la maison du notaire la distance était courte.

En cinq minutes elle fut franchie.

Le chef de la police municipale de Joigny connaissait bien les mœurs locales.

L'étude était envahie déjà par une phalange compacte de ruraux en longues blouses de toile d'un bleu dur, et le second clerc déclara à Corbier que malgré son mandat officiel, il ne pouvait en ce moment parler à M^e Lahaye, celui-ci étant pris dans son cabinet, ainsi que le maître clerc, par une assemblée de famille qu'il était impossible d'interrompre, sous quelque prétexte que ce fût.

— Peut-être, monsieur, pourriez-vous nous donner vous-même les renseignements dont nous avons besoin... dit Raymond au maître clerc qui répliqua :

— C'est douteux. Je ne suis point au courant des affaires de l'étude à laquelle je n'appartiens que depuis quelques semaines...

— Nous reviendrons... fit Corbier, à quelle heure pourrions-nous voir le patron ?

— A l'heure de son déjeuner, puisque ça presse... J'aurai soin de le prévenir...

— Bien, nous serons ici à midi... Maintenant, allons rendre visite au cousin en question...

Les deux hommes sortirent de l'étude.

Raymond pestait intérieurement contre tous ces retards énervants.

Le temps passait, et il sentait que le succès serait compromis si l'on ne parvenait pas à agir vite...

Le cousin de Jacques Lagarde exerçait la profession d'armurier dans la Grande-Rue.

Corbier y conduisit Raymond.

L'armurier serra la main de son compatriote.

— Qu'est-ce qui vous amène par ici ? lui demanda-t-il en riant. Auriez-vous envie par hasard d'aller à la chasse cette année, et venez-vous m'acheter un Lefauchaux ?

— Non, mon cher ami... Je chasse sans port d'armes, vous le savez bien, et mon gibier ne se mot ni à la broche ni en civet... Je viens vous demander un petit renseignement...

— Relatif à quoi ?

— A quelqu'un de votre famille...

— Ah bah !... qui donc ?

— Un de vos parents...

— Lequel ?

— Jacques Lagarde...

L'armurier fronça le sourcil.

— C'est de ce joli paroissien-là qu'il s'agit ! fit-il, tant pis !. Est-ce qu'il a commis quelque méfait depuis sa sortie de prison ?...

— C'est très possible, pour ne pas dire très probable, mais je l'ignore...

— Que voulez-vous savoir ?...

— On présume qu'il est venu à Joigny il y a trois mois pour y toucher la succession paternelle... En avez-vous eu connaissance ?...

— Non... Mais on vous renseignera à ce sujet chez le notaire Lahaye.

— Nous y sommes allés et nous y retournerons tout à l'heure. Nous supposons que votre cousin serait peut-être venu vous voir pendant son séjour à Joigny...

— Lui ! Ah sapristi ! Je vous garantis qu'il aurait été reçu d'une belle façon !... il le savait bien, le mauvais drôle, et il se serait bien gardé de se présenter.

Corbier et Raymond quittèrent l'armurier.

— Le notaire seul pourra vous répondre, dit Corbier. Nous avons une demi-heure devant nous, ajouta-t-il en consultant sa montre. Je vous offre une absinthe avant déjeuner.

— J'allais vous l'offrir, mais j'accepte, à condition que vous me ferez le plaisir de déjeuner avec moi...

— De grand cœur...

L'absinthe prise on retourna chez M. Lahaye.

Il venait de se mettre à table mais, étant averti de la visite de Corbier, il avait donné l'ordre de le prévenir de son arrivée.

Les deux hommes furent introduits dans le cabinet où l'officier ministériel vint aussitôt les rejoindre et s'informer du motif qui les amenait.

— Mon cher maître, fit le chef de la police municipale, nous venons vous demander si le nommé Jacques Lagarde, condamné à cinq ans de reclusion, ne s'est point présenté dans votre étude, immédiatement après sa libération, pour y toucher la succession de son père, mort en décembre 1878?...

— Je vous répondrai affirmativement... dit le notaire.

— Il est venu lui-même ?...

— Lui-même... Il était à mon étude le 25 mai... Il y revenait le lendemain signer certaines pièces, et quelques jours après recevait de mes mains le montant de son héritage... un peu plus de vingt mille francs...

— Alors il a passé plusieurs jours à Joigny ?

— Six à sept jours, au moins...

— Pourriez-vous dire où il avait élu domicile pendant ce temps-là ?

— Je ne le lui ai pas demandé... Dans un hôtel selon toute apparence...

— Nous nous en assurerons... fit Corbier.

— M. le notaire sait-il si Jacques Lagarde était seul à Joigny ?... ajouta Fromental.

— Non, il n'était pas seul... il m'a dit, je m'en souviens à merveille, que les retards qu'il lui fallait subir étaient doublement ennuyeux, car il avait avec lui un ami pressé de partir.

— C'est bien cela... murmura Raymond, cet ami, c'était Pascal Saunier...

— Il ne me l'a pas nommé...

— Ne vous a-t-il point dit vers quel endroit il comptait se diriger en quittant Joigny ?

— Il m'a parlé, je crois, de l'Angleterre... de Londres.

— Ce devait être un mensonge... La seule ville au monde qui attire ces gens-là c'est Paris.

— Malgré toute ma bonne volonté, il me serait impossible, messieurs, de vous apprendre autre chose... reprit le notaire. Aujourd'hui mes instants sont comptés... l'étude est rempli de gens qui m'attendent... Permettez-moi d'aller achever mon repas...

Les deux hommes se hâtèrent de prendre congé.

— Il est venu ici, dit Raymond une fois dans la rue, il y a passé près d'une semaine... Il doit y avoir laissé trace de son séjour, ne fut-ce que son nom inscrit sur le livre de police de l'hôtel où il logeait avec son ami...

— A moins qu'il n'ait donné un autre nom que le sien... Déjeunons d'abord... Nous vérifierons ensuite le fait, mais ce sera un peu long... Outre les hôtels, il y a pas mal de logeurs à Joigny et si nous ne réussissons pas tout de suite il faudra nécessairement aller partout.

Raymond maudissait de plus en plus ces retards, mais il fallait les subir et se résigner.

Après le déjeuner qui fut un peu long, la gourmandise de Corbier était notoire, les deux hommes commencèrent leur tournée dans les hôtels, y compris celui du *Chenal blanc* où Raymond était descendu la veille, et ils se faisaient présenter les livres de police.

Ce même jour, à quatre heures, Pascal Saunier arrivait à Paris, rue de Miromesnil, où Jacques Lagarde l'attendait avec une impatience fiévreuse.

Il entraîna Pascal dans son cabinet.

— Eh bien ! l'as-tu ? demanda-t-il après avoir refermé et verrouillé la porte.

— Oui, mais non sans peine... répondit Pascal, la voici...

Et il jeta la médaille d'or sur le bureau.

Jacques la saisit, d'une main que la joie faisait trembler.

V

— Et toi, poursuivit l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux, as-tu réussi près de Fabien de Chatelux ?

— Oui et non.

— Comment ?

Jacques raconta ce qui s'était passé.

— Nous aurons la médaille... repliqua Pascal. Je saurai pénétrer dans la chambre du jeune comte.

— Je comptais sur toi pour trouver un moyen...

— Il est trouvé, et rien n'est plus simple. Voici. Tuer Fabien d'un joli coup de couteau... laisser des cartes de visite dans sa poche et abandonner le cadavre sur la voie publique... Ceux qui le relèveront le ramèneront chez sa mère, où on l'étendra en grand cérémonie sur un lit de parade entouré de cierges.

— La catastrophe sera vite connue...

— En qualité d'ami de la comtesse, tu viens apporter à l'hôtel de Chatelux tes compliments de condoléance.

— Je t'y accompagne...

— Nous demandons à rendre un suprême hommage au corps du malheureux jeune homme, et tandis que tu sanglotes dans la mère, je me charge, moi, d'enlever subtilement le coffret.

— A demain donc les derniers actes et le dénouement de la tragédie ! s'écria Jacques.

— Tu es décidé ?

— Oui.

— Marthe, elle aussi, disparaîtra ?

— Comme les autres... répondit le docteur d'une voix sombre.

— Bravo ! Te voilà donc enfin raisonnable ! Et Paul Fromental ?...

— Sera supprimé en même temps que Marthe... sa complice.

Comment l'amener au *Petit Castel* ?

— Tout à l'heure nous en causerons.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Il y a quelque chose de plus pressé à faire...

— Quoi donc ?

— Réunir les médailles que nous possédons et voir si nous ne pourrions pas, sans les deux qui nous manquent, reconstituer le *Sésame, ouvre-toi* ! que nous cherchons...

— Rien n'empêche d'essayer, mais je doute du succès. Pour nous arrêter net, il suffit d'un mot absent.

— Voyons toujours...

Jacques avait tiré les médailles du coffret où elles étaient enfermées.

Il les aligna l'une à côté de l'autre par numéros d'ordre sur son bureau.

— Ecris... dit-il ensuite à Pascal...

— Celui-ci prit une plume et se tint prêt à écrire sous la dictée du pseudo-Thompson, qui commença par cette indication :

— Tu sais, trois mots formant trois lignes, l'une au-dessus de l'autre...

— Oui, je sais...

Et moi, je dicte :

Des	granges	de	mer	la
septième	dalle	noire	de	la
comptant	à	partir	du	coin

— Est-ce tout ?

— C'est tout.

— Ecoute, alors...

Et Pascal lut à haute voix, tout d'un trait, ce qu'il venait d'écrire :

— Des granges de mer la septième dalle noire de la mer tant à partir du coin...

— Inintelligible encore ! s'écria Jacques en frappant le pied avec colère, les mots essentiels nous font défaut...

— Je puis, moi qui connais les propriétés du comte, reconstituer la première phrase, dit Pascal.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr... mais cela ne nous sert à rien...

— Il s'agit, à n'en pas douter, du *château des Granges à Mer-la-Fontaine*.

— Tu supposes alors que la fortune serait cachée dans ce château ?

— Oui, sous une dalle noire, mais quelle dalle noire ? où la trouver cette dalle ? en comptant à partir du coin ? Quel coin ? Nous ne pouvons rien, absolument rien... Pour déchiffrer ce logogriphe, il nous faut les autres mots.

— Sois paisible... Nous les aurons bientôt ! Présentons-les donc à Paul Fromental. Prends une feuille de papier et lettres...

Tu veux que j'écrive ? fit Pascal avec épouvante.

—Oui.

—Quelle maladresse !... On est toujours trahi par quelque imprudente correspondance !...

Dans le cas présent, rien à craindre... Ecrire est sans danger... Quand bien même la lettre s'égarerait, elle ne pourrait nous compromettre en aucune façon... Prends une plume d'oie neuve, et taille-la...

Tandis que Pascal étonné mais docile obéissait, Jacques ouvrit un tiroir secret de son bureau une petite fiole hermétiquement bouchée à l'émeri et renfermant une liqueur d'un vert pâle.

Il déboucha cette fiole et la plaça à côté de Pascal qui demanda :

—Qu'est-ce que cela ?

—Une préparation chimique. Une découverte précieuse résultant de mes études et de mes expériences. Tu vas te servir de cette liqueur en guise d'encre... En passant du bec de la plume sur le papier à lettre elle deviendra de plus beau soir...

—Eh bien !...

Eh bien ! vingt-quatre heures plus tard, celui qui voudrait retrouver sur cette feuille les caractères précédemment lus, n'aurait plus sous les yeux qu'une page blanche... C'est te dire que Paul Fromental recevra cette lettre, la lira, contraindra par elle le lieu et l'heure du rendez-vous, et la mettra ensuite dans sa poche sans s'en occuper davantage...

—Mais si, au bout de vingt-quatre heures, l'idée de la relire lui traversait l'esprit, chose admissible en somme !...

—Eh bien ! il n'y aurait pas lieu pour lui de se mettre la tête à l'encre. Il supposerait tout simplement que Marthe est sortie pour lui écrire de ce qu'on appelait autrefois une lettre sympathique...

—Ne crains-tu pas qu'il ne parle de cette lettre ?

—Nullément ! Je te garantis qu'il n'en soufflera mot à personne !... D'abord, à qui se confierait-il !...

—A son père...

—Il est en voyage. Le jeune homme habite seul une maisonnette à Créteil. Je te répète, je t'affirme que nous sommes à l'abri de tout danger... Imité l'écriture de Marthe, pour le cas où Paul connaîtrait cette écriture... ce que je ne crois pas. Ecris légèrement, en n'appuyant qu'à peine sur le papier.

Pascal trempa sa plume dans le liquide vert pâle de la bouteille, et sous la dictée de Jacques traça ces lignes :

— Mon ami,

—Je vous ai promis, quand je serais libre, de vous dire : Venez à moi... je suis libre. Je serai demain soir au *Petit-Créteil* avec Angèle qui m'est absolument dévouée...

—Traversez demain à minuit le bras de Marne qui cotoie le parc du côté droit et abordez au débarcadère.

—Angèle vous attendra pour vous conduire auprès de moi.

—Que person ne au monde ne puisse se douter de ce rendez-vous, si vous voulez que je vous appartienne pour la vie.

—Celui qui vous aime de toute son âme.

“ MARTHE.”

La lettre était écrite.

L'effet indiqué par Jacques n'avait pas manqué de se produire.

La liqueur verdâtre, en touchant le papier, était devenue d'un noir brillant.

L'écriture ressemblait à s'y méprendre à celle de l'orpheline.

—Ma parole d'honneur, c'est prodigieux ! dit Pascal.

—C'est surtout très utile en certaines occasions...

—Il est certain que ce serait inappréciable pour libeller des lettres à ordre escomptées par un usurier !... fit en riant l'exécuteur du comte de Thonnerieux ; au moment de l'échéance l'usurier se trouverait n'avoir en portefeuille qu'un papier blanc vergé de toute signature. Vois-tu d'ici la tête du bonhomme !

—Soyons sérieux, répliqua Jacques, et mets l'épître sous enveloppe...

—C'est fait...

—Maintenant, l'adresse : *Monsieur Paul Fromental, à Créteil, Seine*. Parfait ! il faut bien vite porter cette lettre à la poste...

—Dans ce quartier !

—Non pas ! Je vais aller moi-même jusqu'au grand bureau de la place de la Bourse. Toi, va te mettre au lit. Tu dois avoir grand besoin de repos... je te reveillerai pour dîner...

Pascal gagna sa chambre, tandis que Jacques Lagarde prenait la lettre et sortait.

Retournons à Joigny.

Il était dix heures du soir.

Raymond Fromental et Corbier avaient passé toute l'après-midi et la soirée à compulsur des livres de police d'hôteliers et de logeurs, sans obtenir le moindre résultat.

Aucun de ces livres ne portait trace du passage de Jacques Lagarde et de Pascal Saunier.

Très fiévreux, très inquiet, Raymond commençait à considérer le succès de son voyage comme absolument compromis.

Pendant il restait quelques registres à examiner le lendemain matin, car il était trop tard pour continuer la besogne ce jour-là.

Corbier voulut reconduire son collègue jusqu'à l'*Hôtel du Cheval-Blanc*.

—Je crains une chose... dit tout à coup Raymond chemin faisant.

—Quelle chose ?

—C'est que les deux libérés ne se soient fait inscrire sous de faux noms, ce qui nous dépisterait complètement.

—Pourquoi se seraient-ils cachés ? Ils étaient en règle avec la justice, ayant subi leur peine... On n'avait rien à leur réclamer.

—Jacques Lagarde pouvait désirer qu'on ignorât sa présence dans son pays natal...

—Ah diable ! je n'avais pas songé à cela ! Enfin, attendons à demain... Collègue, je vous souhaite une bonne nuit...

Le lendemain matin Corbier vint de bonne heure chercher Raymond, et tous les deux reprirent leur travail de la veille chez les hôteliers et chez les logeurs, toujours avec les mêmes résultats négatifs.

Après déjeuner il ne restait plus à visiter qu'une seule hôtellerie, celle du *Martin-Pêcheur*, tenue par Lureau.

Le gros homme s'empressa de mettre son livre de police à la disposition des nouveaux venus dont il ne pouvait méconnaître les qualités, et il redescendit à sa cave où il faisait mettre du vin en bouteilles.

Tandis que Fromental ouvrait le registre, Corbier dit en riant :

—Aux derniers les bons ! Cela arrive quelquefois.

Raymond étudiait les colonnes du registre, espérant toujours voir apparaître dans l'une d'elles les noms de Jacques et de Pascal.

Soudain il tressaillit et poussa une exclamation :

—Vous avez trouvé ? demanda vivement Corbier.

—Non, mais je vois ici quelque chose de très étrange...

—Quoi donc ?

—Un nom...

—Lequel ?

—Celui du docteur Thompson...

—Vous connaissez ce docteur ?

—Tout Paris le connaît... il est célèbre. Comment, venant d'Amérique et allant à Paris, a-t-il séjourné à Joigny ? C'est tout à fait bizarre ! Et il est arrivé ici juste au moment où Jacques Lagarde devait s'y trouver, et précisément Jacques Lagarde ne figure sur aucun livre...

—Ah ! mais, s'écria Corbier, une idée bien étrange et bien... peut-être me traverse l'esprit...

La même qui me vient, sans doute, répondit Raymond. Dites-moi la vôtre...

—Est-ce que par hasard le médecin Jacques Lagardo serait le docteur Thompson ?

—J'étais en train de me le demander...

Tandis que ces paroles s'échangeaient les yeux de Fromental restaient fixés sur le registre.

Tout à coup, il tressaillit de nouveau.

Il venait de lire, au-dessous du nom de Thompson, celui de son prétendu secrétaire.

—Pascal Rambert ! dit-il à haute voix.

—Pascal Rambert ! répéta Corbier. Il y a cela ?

—Voyez !... Secrétaire du docteur.

—Le même prénom que Saunier... reprit le chef de la police municipale. Voilà un gaillard qui a mal démarqué son tinge ! Vous pourriez bien retrouver là vos deux libérés.

—Ah ! s'écria Raymond dont le cerveau craquait sous l'effort de mille pensées confuses se heurtant et se combattant. Il faut que je questionne le maître de cette auberge !

—Je vais le chercher... fit Corbier.

Et il se dirigea vers la cave.

Resté seul, Raymond réfléchissait.

Il se rappelait sa première rencontre avec le docteur Thompson et son secrétaire... Il tâchait de se souvenir de ses moindres paroles. Il s'efforçait de reconstituer sa physiologie pour essayer d'y découvrir quelque chose de suspect.

Le soupçon venait de naître en son âme.

Cependant il doutait encore.

Corbier reparut avec Lureau.

—Monsieur l'hôtelier, dit Fromental au gros homme en posant l'index de sa main droite sur une ligne du registre ouvert, vous avez inscrit ici les noms de deux voyageurs et vous devez vous souvenir des personnages qui portaient ces noms.

—De qui parlez-vous, monsieur ? demanda Lureau.

—Du docteur Thompson et de Pascal Rambert.

—Ah ! je le crois bien que je m'en souviens ! s'écria l'aubergiste avec un sourire épanoui, on n'oublie pas, on n'oublie jamais des clients comme ceux-là !

—Pourquoi donc ?

—C'étaient de si braves cœurs ! Oh ! des cœurs comme on n'en voit guère...

—Je desire savoir de quelle façon ils sont arrivés chez vous et combien ils y ont passé de jours.

—C'est facile, monsieur, ils ont laissé ici de trop bons souvenirs pour que je puisse oublier la moindre chose qui les concerne...

—Dites-moi bien tout, mais tâchez de ne point vous noyer dans les petits détails...

—Je tâcherai, monsieur...

Et Lureau raconta, aussi brièvement qu'il le put, l'arrivée dans son auberge du docteur et de son secrétaire, les soins donnés par eux à Perine Grandchamp, leur dévouement à la mourante, leur admirable générosité pour l'orpheline.

VI

En entendant parler Lureau les soupçons de Fromental se vanouissaient.

Le brave cœur, comme disait l'aubergiste, qui avait accompli tout cela, ne pouvait être le misérable assassin qu'il cherchait.

La similitude d'un prénom ne prouvaient nullement que Pascal Rambert fût Pascal Saunier, l'ancien secrétaire du comte de Thonnerieux.

—Et ces voyageurs vous ont donné des papiers en règle ? demanda-t-il.

—Mais, oui, monsieur... autant que je puisse me le rappeler... répondit Lureau sans trop d'assurance.

—Vous n'en êtes pas certain !...

—Eh bien là, franchement, j'en conviens.

—Il y aurait matière à procès-verbal et contravention... fit Corbier.

—Men Dieu, monsieur, vous savez, il y a des personnes

qui vous en imposent et avec lesquelles on n'ose pas avoir l'air de douter de leur parole ; on voyait tout de suite à qu'on avait affaire. Si mes voyageurs avaient été des aventuriers ils ne se seraient point conduits de manière à causer l'admiration générale... Le docteur ne se serait pas établi à Paris où il a déjà une réputation colossale qui chaque jour s'agrandit encore, ainsi que me le disait hier son secrétaire monsieur Pascal Rambert.

Fromental fit un bond.

—Monsieur Rambert ! s'écria-t-il.

—Oui, monsieur...

—Il était hier à Joigny ?

—Hier et avant-hier, parfaitement... C'est le dernier voyageur que j'ai reçu, et il est inscrit sur mon registre.

Les doutes de Raymond étaient revenus avec la rapidité de l'éclair.

—Ce Pascal Rambert vous a-t-il dit quels motifs l'avaient dans votre ville ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur...

—Et ces motifs ?

—Des affaires particulières...

—C'est vague ! Quelles affaires ?

—Bien entendu je n'ai pas eu l'indiscrétion de m'immiscer, d'autant plus que ça ne me regardait nullement. Cependant, il a bien voulu me mettre au courant d'un détail intime...

—Quel détail ?

—Il était chargé par un de ses amis de Paris de retirer au Mont-de-Piété un objet de valeur.

—Un objet de valeur déposé au Mont-de-Piété de Joigny ?

—Mais, sans doute... il se fait ici de très beaux engagements, monsieur !... répliqua Lureau avec une véritable satisfaction d'amour-propre.

—De quelle nature était cet objet ?

—Quant à ça, je l'ignore...

—Je le saurai, moi ! Tout ceci est étrange et ce qui est étrange est suspect !... Ces gens arrivant d'Amérique et s'écartant pendant plusieurs jours à Joigny, cela peut être à la rigueur... Mais qu'ils aient à y revenir pour affaires, et qu'ils y retirent des objets mis au Mont-de-Piété par eux, voilà qui devient un peu plus que bizarre ! Faites-moi, je vous prie, une description très exacte de ces deux hommes.

Rien de plus facile, monsieur.

Lureau donna, en entrant dans force détails, les signalements qu'on lui demandait.

Mais, ainsi que nous l'avons entendu dire à Raymond lui-même, qu'est-ce qu'un signalement quand il n'existe point de signes particuliers ?

Exactement rien.

Les cheveux sont blonds ou bruns aujourd'hui.

Demain ils peuvent être roux ou noirs.

Hier on portait de la barbe et des favoris.

Aujourd'hui, on est rasé soigneusement, ce qui rend au sage méconnaissable.

Ou bien on était rasé jusqu'aux yeux il y a trois mois et porte aujourd'hui une barbe touffue...

Raymond ne se tint donc point comme éclairé suffisamment sous ce rapport.

Il quitta, avec son compagnon, l'hôtellerie du *Mari-ficheur* et se dirigea vers le Mont-de-Piété.

Chemin faisant Corbier lui demanda :

—Pensez-vous trouver un indice dans l'objet que Pascal Rambert a déposé au Mont-de-Piété ?

—Je ne sais ce que je trouverai, répondit Raymond. Mais je veux voir... Vous êtes du métier, par conséquent vous savez que souvent de la chose la plus insignifiante en apparence, on peut tirer des conséquences importantes... Du reste je cherche un peu au hasard... Je vais à tâtons dans l'objet...

Les deux hommes marchaient vite.

Ils arrivèrent promptement au Mont-de-Piété.

Là, comme partout dans la ville, Corbier était connu. On savait donc qu'il avait qualité pour questionner et pour s'enquérir.

Raymond, présenté par lui au directeur du Mont-de-Piété, lui expliqua qu'il désirait savoir quels avaient été les objets dégageés la veille ou le jour même à son bureau.

La chose est facile... répondit le directeur. Nous n'avons qu'à examiner l'une après l'autre les reconnaissances rentrées depuis hier matin pour cause de dégageement.

Il donna l'ordre à un commis d'apporter ces reconnaissances dans son cabinet.

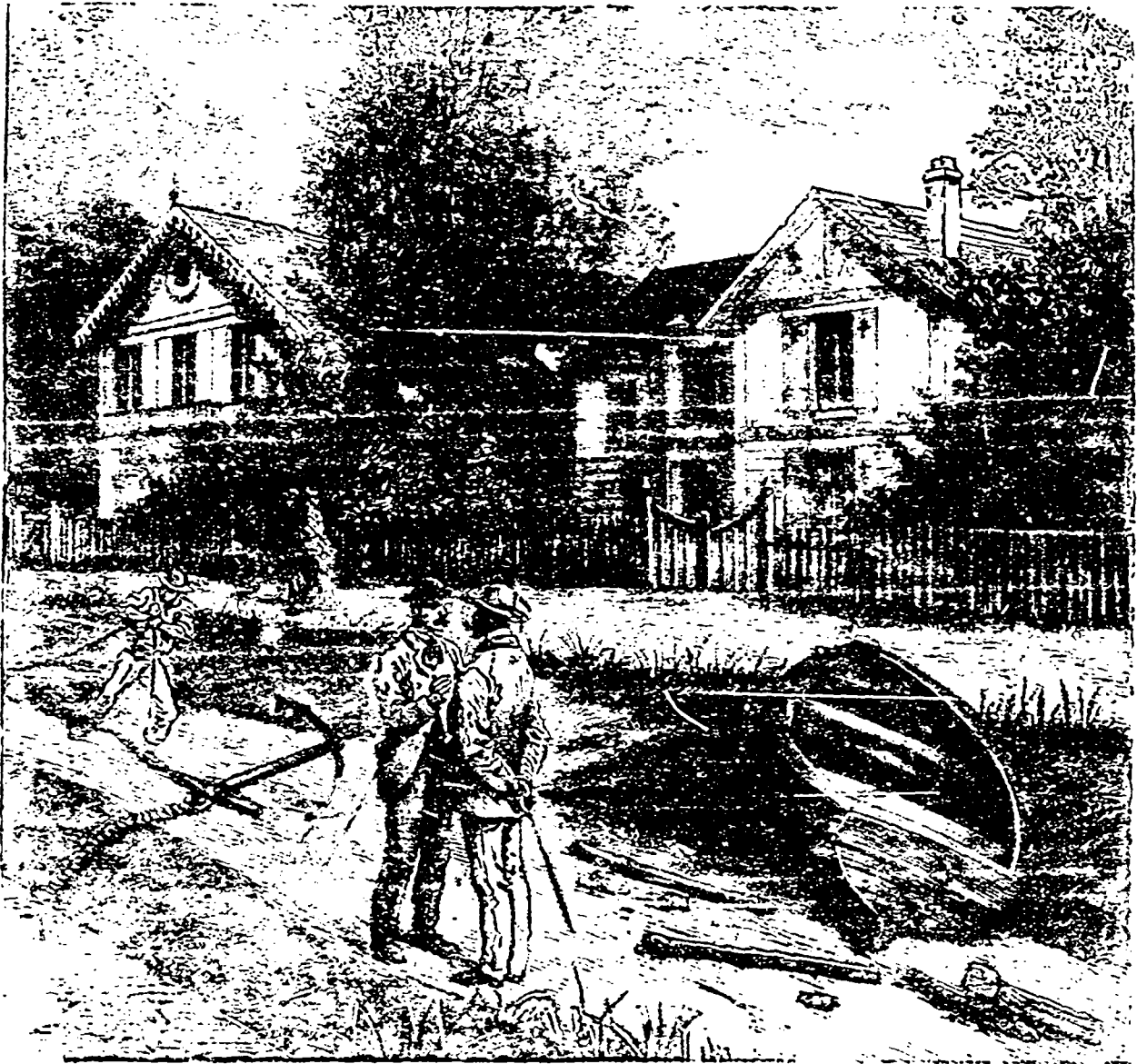
En province ce n'est point comme à Paris, où certains commissionnaires des bureaux auxiliaires chiffrent par cent mille francs leurs opérations du jour, et quelquefois dépassent ce chiffre, et où les dégagements quotidiens se comptent par centaines.

Le Mont-de-Piété de Joigny n'approchait point, il s'en fallait ! de cet état de prospérité.

Les reconnaissances placées sur le bureau étaient au nombre d'une trentaine.

—Je vais procéder à mon examen... dit Raymond.

—Parfaitement. Les voici dans l'ordre de dégageement.



Le matin, les deux agents se rencontraient *par hasard*, sur la berge. —(Page 434)

—Mais, fit-il observer, comment pourrez-vous reconnaître l'objet en lisant la reconnaissance, puisque vous ne savez quel est cet objet ?...

En effet, murmura Raymond, la difficulté est sérieuse...

—Savez-vous au moins par qui le dégageement a été opéré ?

—Par une personne venant de Paris.

—Connaissez-vous son nom ?

—Pascal Rambert.

—L'objet avait-il été engagé par lui ?

Je l'ignore.

On venait d'apporter les reconnaissances.

Fromental les prit et commença à lire la première, allant droit à la désignation de l'objet déposé.

Les trois premières lui semblèrent de tout point insignifiantes.

Arrivé à la quatrième, il poussa une exclamation de joie.

—Vous avez trouvé ? demandèrent à la fois Corbier et le directeur.

—Oui ! s'écria Raymond j'ai trouvé !

—Qu'est-ce que c'est ?

—Écoutez...

Et il lut à haute voix le libellé que nous connaissons :

—Une médaille d'or au premier titre pesant 45 grammes, 83 centigrammes, et portant des dates, des mots, et un numéro d'ordre...

Puis il ajouta, avec un accent de triomphe :

—Ainsi, j'avais deviné juste !... Mon instinct ne me trompait point !...

« Pascal Rambert n'est autre que Pascal Saunier, le voleur du testament du comte de Thonnerieux ! et le docteur Thompson est son complice !... Les deux assassins que je cherchais, les voilà ! Mais, fit-il tout à coup après un instant de réflexion à qui donc appartenait la médaille ?...

—La signature de la personne qui a fait l'engagement se trouve nécessairement au dos...

Raymond retourna la reconnaissance.

Il lu., imitée par le faussaire Pascal, la signature de l'orpheline, *Marthe Grandchamp*.

—Marthe Grandchamp ! s'écria-t-il avec épouvante. Ah ! maintenant, je comprends tout ! Marthe Grandchamp, à n'en pouvoir douter, c'est Marthe Berthier, une des héritières du comte ! Et elle est aux mains de ces misérables !... Ceci m'explique leurs prétendues bontés pour cette enfant !... Et c'est elle que mon fils adore !... Ils vont la tuer, elle aussi, à présent qu'ils possèdent la médaille ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu que je n'arrive pas trop tard à Paris !

Il regarda sa montre.

Elle marquait sept heures et vingt minutes.

À quelle heure passe un train pour Paris ? demanda-t-il à Corbier qui répondit :

—L'express à sept heures cinquante-trois.

—J'ai le temps d'arriver à la gare, n'est-ce pas ?

—Oui, mais en vous pressant beaucoup...

—Venez ! venez donc !

Il jeta au directeur du *Mont-de-Piété* un rapide : Merci, monsieur. Et il entraîna Corbier.

Si rapide fut leur course qu'ils entraient à la gare à sept heures et quarante-deux minutes.

Chemin faisant Raymond avait prie son collègue provincial de parvenir de sa part le substitut du départ précipité qui ne lui permettait pas d'aller lui rendre compte de ses découvertes, ainsi qu'il l'avait promis.

Il ne restait que quelques minutes avant l'arrivée du train.

Fromental se fit présenter par Corbier au chef de gare et lui dit :

—Il faut, monsieur, que vous fassiez passer immédiatement une dépêche au préfet de police, à Paris.

—Je suis à votre disposition... Ecrivez la dépêche... Voilà tout ce qu'il faut pour cela...

Raymond traça rapidement une dépêche chiffrée contenant ces mots :

« Urgence. Opérer descente de police chez docteur Thompson, à son hôtel, rue Miromesnil. Arrêter tout le monde et faire perquisition. J'arrive. »

“ RAYMOND ”

Un sifflement aigu se fit entendre.

Le train stoppait en gare.

—Vite mon billet ! dit Raymond.

—Vous payerez en route... répliqua le chef de gare, je vais avertir le chef du train. Montez en première classe...

—N'oubliez pas ma dépêche...

—Elle sera dans une demi-heure sur le bureau du préfet de police.

Le chef ouvrit la porte de son bureau donnant sur la voie. Fromental le salua, serra la main de Corbier et s'élança dans un compartiment de première classe.

Un coup de cloche retentit, suivi tout aussitôt par le sifflement de la vapeur.

Le train se mit en marche.

—Arriverai-je à temps ? se répétait Raymond.

Et il n'osait pas se répondre affirmativement.

Paul Fromental, nos lecteurs doivent se le rappeler était

retourné à Créteil, heureux d'apprendre à Madeleine que son père redevenait enfin maître absolu de lui-même, mais très affligé de l'incompréhensible disparition de Fabien, et très résolu, en outre, à prendre de sérieuses précautions à l'endroit de toute attaque qui pourrait être dirigée contre lui-même.

Descendu à Charenton du bateau-mouche, il avait suivi les rives de la Marne pour remonter jusqu'au pont de Créteil.

Sur sa route il rencontra *La Fouine*.

Le pêcheur philosophe flânait au bord de l'eau en attendant que le moment de retourner à la maisonnette fût arrivé.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et *La Fouine* se sentit joyeux et fier de pouvoir commencer son rôle de protecteur, ou plutôt de bon chien de garde.

Il proposa sans perdre une minute d'organiser des parties de pêche.

Paul accepta.

Il invita Jules Boulenois à déjeuner et il fut convenu qu'ils passeraient ensuite la journée ensemble à faire aux poissons de la Marne une guerre acharnée.

En côtoyant la berge, ils rencontrèrent deux hommes à l'apparence placide de bons bourgeois.

Ces deux hommes se promenaient en causant et, fort absorbés par leur conversation, ne parurent même pas le voir.

Cependant il n'aurait pas fallu s'y fier car ces promeneurs oisifs et débonnaire étaient les deux agents de la sûreté chargés par Raymond de veiller sur Paul.

—C'est le fils de Fromental... dit tout bas Vernier à son camarade.

—Bon ! répondit celui-ci, il est avec la Fouine, il va rentrer chez lui... Rappliquons chez le mastroquet où je loge et n'en bougeons pas, mais sans perdre de vue le grand chemin. De là nous verrons sortir le jeune homme... Nous saurons où il va et, si du monde vient chez lui, nous serons à portée pour surveiller...

Les deux agents se rendirent aussitôt chez le marchand de vins logeur dont il venait d'être question, demandèrent une bouteille de chablis, et s'attablèrent près d'une fenêtre d'où ils voyaient le chemin de halage et l'entrée de la maison de Paul.

—Apportez un jeu de cartes avec la bouteille, commanda Vernier. Nous allons faire une partie de piquet.

Paul et la Fouine avaient franchi le seuil de la villa.

Madeleine embrassa son jeune maître, qu'elle appelait son cher enfant, et pria la Fouine d'aller jusque chez le boucher d'où il rapporterait des côtelettes et un aloyau, ce dont le jeune pêcheur, il nous paraît à peu près superflu de l'affirmer, se chargea très volontiers.

Pendant son absence, Paul raconta à la vieille servante tout ce qui venait de se passer à Paris.

Il eut grand soin, cependant, de ne pas l'effrayer en lui parlant des dangers qu'il courait lui-même.

Malgré sa joie du résultat obtenu, Madeleine était glacée d'horreur par la pensée des crimes que Paul venait de lui révéler.

Des larmes lui venaient aux yeux en songeant à cette pauvre comtesse de Chatelux dont la douleur devait être horrible.

Enfin elle mit un terme aux questions qu'elle adressait à Paul.

Elle interrompit ses : *Hélas ! mon Dieu !* et ses : *Miséricorde, quel malheur !...* et, comme la Fouine revenait avec des provisions, elle se mit à préparer le repas des deux jeunes gens.

VII

Après déjeuner, Paul et la Fouine s'en allèrent à la pêche.

Ils ne devaient rentrer à la maisonnette que pour dîner.

La société de Jules Boulenois, malgré la complète absence de distinction de celui-ci, plaisait au fils de Raymond.

Dans les circonstances présentes, il sentait le besoin d'avoir auprès de lui quelqu'un avec qui il pût s'entretenir, fût-ce de choses insignifiantes, et il préférât la Fouine à tout autre.

Vernier et son collègue virent partir les deux jeunes gens, leurs outils de pêche sur l'épaule.

—Voilà leur journée employée... dit Vernier. Nous sommes sûrs que le rejeton de Fromental ne s'éloignera pas de Port-Crêteil... Il faut seulement savoir où ils vont...

Les agents allumèrent deux de ces étonnants cigares vulgairement appelés des *cingcentimados* parfois aussi des *soutelas*, et par quelques raffinés des *infectedos* et quittant le cabaret, ils suivirent des yeux Paul et Boulenois qui allaient s'installer comme de coutume à proximité des grands fonds d'eau faisant face au *Petit-Castel*.

—Les voilà placés... fit Vernier ; je connais les pêcheurs, ils ne bougeront pas de là jusqu'à ce soir... Profitons de ça pour faire une visite à la maison et pour tailler une bavette avec la vieille servante... Ensuite nous irons casser une croûte sérieuse... C'est moi qui t'invite ce matin... Tu m'inviteras ce soir...

Et ils se dirigèrent vers la demeure de Paul.

Au moment où ils n'en étaient plus séparés que par une cinquantaine de mètres, ils virent le facteur rural qui en sortait.

—On vient d'apporter une lettre, dit le collègue, de Vernier. C'est sans doute *Sombre-Accueil* qui donne ses ordres à sa domestique...

Nos lecteurs se souviennent sans doute, du moins nous l'espérons, que les hommes de la brigade de sûreté désignaient volontiers Fromental par le sobriquet de *Sombre-Accueil*.

L'agent ne se trompait pas.

La lettre apportée par le facteur était bien de Raymond.

C'était celle qu'il avait écrite la veille au soir et glissée le matin dans une boîte en allant à la préfecture.

Madeleine, reconnaissant l'écriture de son maître, s'était hâtée de prendre connaissance de la missive.

De l'étonnement elle passait à la stupeur, et de la stupeur à l'épouvante, car dans les trois pages adressées à la digne créature, Raymond ne lui cachait rien des dangers que courait Paul, lui enjoignant de veiller sans cesse sur le jeune homme, et lui recommandait un silence absolu vis-à-vis de lui et une entière confiance avec l'agent Vernier dont il lui annonçait une visite.

Au moment où elle achevait sa lecture, on sonna à la porte du jardinet, et elle s'empressa d'aller ouvrir.

Vernier n'était point un inconnu pour Madeleine.

A plusieurs reprises elle l'avait vu venir rue Saint-Louis-en-l'Île.

Malgré son changement d'allures et de physionomie, elle le reconnut.

—Ah ! c'est vous, monsieur Vernier, dit-elle.

—Moi-même, ma chère dame...

—Entrez donc... Monsieur est avec vous ?

—Oui.

—Eh bien ? entrez tous les deux.

Et elle introduisit dans le jardin les deux agents.

—Etiez-vous avertie de notre visite ? demanda Vernier.

—Une lettre de mon cher maître vient de m'en prévenir à l'instant même.

—Alors, vous êtes au courant de la situation.

—Je sais que M. Paul court des dangers, le pauvre mignon !

—Nous les écarterons facilement de lui, mais à une condition...

—Laquelle ?

—C'est que vous nous tiendrez religieusement au courant de tout ce qui se passera ici... s'il s'y passe quelque chose...

—Ah ! vous y pouvez compter, monsieur Vernier, que je vous tiendrai au courant !... Où vous trouverais-je en cas de besoin ?...

—Je loge chez l'aubergiste Brunet et mon collègue chez Poulailon... tous les deux à côté l'un de l'autre, comme vous voyez...

—Je m'en souviendrai... Mais savez-vous que c'est terriblement effrayant tout ça... Je tremble comme la feuille... M. Paul est sorti...

—Sorti avec la Fouine, nous le savons...

—C'est bien ça qui m'inquiète. Qu'est-ce que c'est au juste que ce la Fouine ! il a l'air d'un pas grand-chose... à le juger sur sa toilette...

—Oui... oui... il ne paye point de mine, mais l'apparence est trompeuse... La Fouine est un brave garçon en qui le maître a toute confiance... Auprès de lui M. Paul est sous bonne garde...

—Ah ! vous me rassurez ! fit Madeleine avec un soupir de satisfaction.

—M. Paul sort-il quelquefois le soir ? reprit Vernier.

—Non, tous les soirs, à dix heures au plus tard, il se couche.

—Inutile alors de passer la nuit à faire le guet autour de la maison ?

—Oh ! complètement inutile... Je ferme les portes moi-même à double tour...

—Votre jeune maître est-il armé ?

—Il a un revolver dans sa chambre...

—Bien ! Maintenant gravez bien ceci dans votre mémoire pour ne pas l'oublier : Si qui que ce soit non connu de vous se présentait pour voir M. Paul, venez sans perdre une minute prévenir l'un de nous deux.

—Pas de risque que je l'oublie, monsieur Vernier !...

Les deux agents se retirèrent et allèrent déjeuner.

A la nuit tombante, c'est-à-dire vers sept heures et demie du soir, Paul et la Fouine rentraient.

On dina longuement en causant des prochaines parties de pêche.

A dix heures, Jules Boulenois prenait congé de Paul qui montait dans sa chambre et se couchait.

Les deux jeunes gens s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain matin.

Madeleine reconduisit la Fouine jusqu'à la porte de la rue qu'elle verrouilla soigneusement, revint au logis dont elle ferma à double tour toutes les issues, et alla se reposer à son tour.

Boulenois regarda de tous les côtés.

Ses yeux de noctambule sondèrent les ténèbres.

Ne voyant rien de suspect, il gagna l'auberge de Poulailon où depuis deux jours il avait fait élection de domicile.

A peine venait-il de s'éloigner qu'une forme humaine sortit de l'ombre d'une haie et prit le chemin de l'auberge de Brunet. C'était Vernier qui venait de terminer sa faction.

Le lendemain matin, vers huit heures, la Fouine frappait à la porte de la maisonnette.

Paul, levé depuis un bon moment déjà, l'attendait.

On avait projeté une pêche aux écrevisses.

—Je suis prêt, dit le fils de Raymond. Mais nous avons oublié une chose essentielle...

—Laquelle donc ?

—De nous munir de débris de viande pour nos balances...

—Sapristi !... C'est vrai... mais en somme le malheur n'est pas grand !... Nous aurons notre affaire. Chargez-vous des filets. Vous m'attendrez sur la berge pendant que j'irai chez un boucher de Saint-Maur chercher ce qu'il nous faut...

Paul prit les balances, avertit Madeleine qu'il viendrait déjeuner à midi avec son compagnon, et sortit suivi de la Fouine.

Le collègue de Vernier se trouvait aux aguets.

C'était son tour de faction.

Il vit passer les deux jeunes gens, et convaincu qu'ils allaient s'installer comme la veille à leur place de pêche, il s'empressa de rejoindre Vernier.

La Fouine avait détaché le canot de Paul et traversait la Marne pour aller à Saint-Maur.

Il disparut derrière une île plantée de saules et de trembles.

Paul s'était assis sur le gazon, près de la berge, et se préparait à l'attendre sans impatience.

Soudain il tressaillit.

Une voix venait de prononcer son nom derrière lui.

Il se retourna et vit le facteur rural en train de fouiller dans sa boîte de cuir bouilli.

—Puisque je vous rencontre, monsieur Fromental, lui dit le rustique employé des postes, vous m'éviterez de remonter jusqu'à votre maison. J'ai une lettre pour vous... La voilà...

—Merci, fit le jeune homme en prenant la lettre qu'on lui tendait.

Le facteur se remit en marche pour continuer sa tournée.

—De mon père, sans doute... pensa Paul.

Et il regarda l'écriture de l'adresse.

—Non, continua-t-il après un rapide examen. Ce n'est pas de mon père... De qui cela peut-il être ? On dirait une écriture de femme... Si c'était... si c'était...

Il n'osa pas formuler jusqu'au bout sa pensée dans la crainte d'une déception.

Son cœur se mit à battre avec violence...

D'une main fiévreuse il déchira l'enveloppe ; ses yeux coururent à la signature et une expression d'immense joie, ou pour mieux dire d'ivresse, de délire, rayonna sur son visage.

—C'est de Marthe !... Que m'écrit-elle.

Et il dévora les lignes tracées par Pascal sous la dictée du pseudo-Thompson.

—Libre !... elle est libre ! fit-il après avoir lu, ah ! que je suis heureux ! Je la verrai ce soir !... Ce soir je pourrai sans doute l'arracher à ce docteur, son tyran ! Elle sera au *Petit-Castel*... Elle y sera avec Angèle qui lui est toute dévouée, qui connaît son amour et qui veut le servir... Elle m'attendra... Ah ! ma bien-aimée, mon adoré Marthe, je ne me ferai pas attendre ! Je vous délivrerai... Vous quitterez cette demeure où l'on vous opprime, vous viendrez habiter avec moi sous le toit paternel, et vous serez ma femme !...

Paul relut la lettre puis, après un instant de réflexion, il ajouta :

—Mais non... c'est impossible. Elle me recommande de garder le secret... Sans doute elle ne pourra rompre aujourd'hui tout à fait sa chaîne et me suivre... Elle veut sans doute me dire que le moment approche et que je dois me préparer à la recevoir bientôt...

Le jeune homme pressa la lettre contre ses lèvres, la réintégra dans son enveloppe et la plaça dans son portefeuille.

A ce moment la Fouine apparaissait de l'autre côté de l'eau.

Il reprit les rames. En quelques minutes il atteignit la berge où Paul l'attendait, et les deux jeunes gens partirent pour la pêche aux écrevisses.

A midi ils étaient de retour à la maisonnette où ils n'apportaient qu'un maigre butin.

Ils se promettaient d'employer l'après-midi à une récréation plus fructueuse, la pêche au rif pour le brochet et pour la perche.

A une heure et demie, ils repartaient donc, s'étant munis d'un nouvel outillage.

Paul, il nous paraît superflu de l'affirmer, n'avait soufflé mot de son rendez-vous ni à Madeleine ni à la Fouine.

Il attendait avec une indicible impatience l'heure trois fois bénie où il irait rejoindre au *Petit-Castel* la jeune fille qu'il adorait ; aussi la pêche dans laquelle il espérait trouver l'oubli du temps ne le passionnait guère et ne parvenait point à raccourcir les minutes interminables.

Les résultats de cette pêche n'étaient d'ailleurs pas plus satisfaisants que ceux du matin.

A six heures, Paul donna le signal du retour.

On reprit le chemin de l'habitation.

Comme les deux jeunes gens arrivaient en face de l'endroit où le jeune homme amarrait son bateau, une voix partant de l'autre rive héla Jules Boulenois.

Celui-ci qui tenait les avirons releva la tête et regarda d'où venait la voix.

Il aperçut le propriétaire du restaurant de l'île.

Le gros homme, par une pantomime expressive, l'engageait à venir le trouver.

—On vous appelle... lui dit Paul tout en débarquant, allez voir ce qu'on vous veut...

La Fouine vira de bord et mit le cap sur l'île.

Quand il se trouva à portée de la voix, le restaurateur lui cria :

—Eh bien ! Eh bien ! on ne pêche donc plus ?... on délaisse donc les amis ?... Qu'est-ce que tu deviens ?

—Ah ! m'sieu, n'm'en parlez pas ! répondit la Fouine, je flâne comme un myonnaire, figurez-vous !...

—Alors, tu ne pêches plus, positivement ?

—Si, mais pour mon plaisir...

—Il ne s'agit pas de ton plaisir tout le temps... Aujourd'hui, il faut me rendre un service...

—Lequel, m'sieu ?...

—Tu dois bien t'en douter un peu...

—Dites toujours, comme si je ne m'en doutais pas...

—Ayant une noce demain matin, j'aurais besoin de cinq ou six livres de joli poisson.

—Il s'agirait alors de passer la nuit.

—Ça ne serait pas la première !... Deviendrais-tu paresseux ?

—Paresseux, jamais !... Seulement, depuis ma blessure, me trouver sur l'eau à la fraîche, quand il fait noir, j'aime pas bien ça...

—Quel mal veux-tu que ça te fasse, la fraîcheur ? Apporte-moi six livres de poisson pour la friture et pour la matelote, et je te les payerai... oui, ma foi, je te les payerai quinze francs !...

—Eh ! bien, je pêcherai, mais pour vous faire plaisir et non pour les 15 francs !

—Eh bien, c'est gentil ! c'est très gentil !... tu n'auras pas besoin d'ailleurs de passer toute la nuit... Le poisson fait son remontage en ce moment dans les bras d'eau courante, et en deux heures tu peux terminer ton affaire... Point de lune... le temps est doux... ça mordra comme tu voudras...

—C'est des choses qui se disent, ça, m'sieu. Enfin, j'ai promis... j'essayerai de tenir... à demain...

—Je te vas préparer tes trois pièces de cent sous...

La Fouine rama vers la berge où Paul était descendu.

VIII

—Qu'est-ce que le restaurateur avait à vous dire ? demanda le fils de Raymond à Jules Boulenois.

Celui-ci rendit compte de la proposition qui venait de lui être faite.

—Six livres de poisson ! répéta Paul. C'est beaucoup !... Pensez-vous les prendre ?

—Tout de même... Il a raison, le patron, c'est le moment du remontage, et dans le petit bras, la nuit, ça grouille...

—De quel bras parlez-vous ?

—De celui qui côtoie l'enclos du *Petit-Castel*.

—A droite ? fit le jeune homme inquiet.

—Non, à gauche.

Paul respira.

Si la Fouine était allé pêcher dans le bras de Marne du côté droit, celui qu'il devait prendre pour aller à son rendez-vous, Jules Boulenois n'aurait pas manqué de le voir, et alors adieu le secret !

—Vous venez dîner avec moi, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

—Ce n'est point de refus, m'sieu Paul !—répondit le pêcheur philosophe ; mais rentrez à la maison sans moi, s. v. p. j'irai vous rejoindre.

—Où allez-vous donc en ce moment ?

—Préparer mon bateau et mettre en ordre mes ustensiles pour cette nuit.

Paul regagna la maisonnette.

La Fouine amarra le canot, alla faire sa provision de terre et d'amorces, les plaça dans son bateau avec ses lignes et ses épissettes, et vint ensuite retrouver le fils de Raymond.

Le dîner des deux jeunes gens ne se prolongea guère.

A la nuit tombante, Boulenois prit congé de son hôte, courut détacher son embarcation et prit en mains les avirons.

Il remonta le petit bras qui côtoyait à gauche le parc du *Petit-Castel* et vint amarrer son bachot à côté de celui du docteur Thompson, c'est-à-dire un peu au-dessous du déversoir de la pièce d'eau du parc en miniature.

C'était vers cette eau courante que les barbillons remontaient par bandes.

Il amorça consciencieusement sa place, et se mit en devoir de pêcher la matelotte et la friture achetées d'avance par le patron du restaurant de l'île.

En ce moment huit heures sonnaient à l'église de Joinville-le-Pont.

Le vent du nord apportait aux oreilles de la Fouine le bruit sonore du marteau frappant sur l'airain.

La nuit s'annonçait comme devant être très sombre.

Nous quitterons un instant les bords de la Marne et nous prions nos lecteurs de nous accompagner à l'hôtel de la rue Miromesnil, quelques heures avant le moment où Jules Boulinois procédait à son installation.

Il était cinq heures du soir.

La consultation venait de finir.

Jacques semblait joyeux.

Depuis la scène avec Marthe, scène étrange et violente à laquelle nos lecteurs ont assisté, il avait attaché sur son visage un masque impénétrable.

Il paraissait gai, il parlait à Marthe d'un ton affectueux, plus affectueux peut-être encore que de coutume.

En quittant son cabinet, il se rendit dans la pièce voisine où la jeune fille s'occupait à relever le compte des sommes versées par les consultants.

La physionomie de Marthe exprimait une mélancolie indécible.

— Mon enfant, dit Jacques, ce visage sombre m'afflige profondément... il est un reproche muet pour moi...

— Un reproche ? répéta l'orpheline en levant sur son interlocuteur ses grands yeux humides.

— Oui, et non seulement un reproche, mais l'expression d'une défiance imméritée.

— Je ne vous comprends pas, monsieur le docteur...

— Si vous ne doutiez point de ma parole, seriez-vous triste après ce que je vous ai promis ?...

— Est-ce être triste que d'attendre avec quelque impatience les résultats de vos promesses ?...

— Vous désirez que je vous conduise sans retard au *Petit-Castel* où vous résiderez jusqu'au moment de votre prochain mariage avec Fromental ?

Les prunelles de Marthe étincelèrent.

— Je le désire de toute mon âme... répondit-elle.

— Tout est préparé au *Petit-Castel* pour vous recevoir...

— Bien vrai ?...

— Oui, bien vrai...

— Et vous m'y conduirez ?

— Dès ce soir, avec Angèle qui sera pour vous une compagne. Là vous jouirez d'une liberté sans limite et sans contrôle... Vous agirez à votre guise... Vous écrirez à Paul Fromental de venir vous voir, et vous vous entendrez avec lui et avec son père pour fixer le moment de votre mariage...

Je verrai ensuite M. Raymond Fromental, et je réglerai la question de votre dot... Car il est bien entendu que je vous donne une dot. Et vous ne la refuserez pas... Un refus me blesserait douloureusement... Or je ne vous crois point l'intention de me blesser et de me faire souffrir.

Marthe se leva et vint tendre ses deux mains au docteur.

En les prenant, il frissonna.

— J'accepte... dit l'orpheline d'une voix émue. Merci ? Merci de tout mon cœur !... Vous êtes bon ! Quand partirons-nous ?

— Les ordres sont donnés... Nous partirons d'ici à neuf heures. Demain, nous passerons la journée tous ensemble. Préparez seulement les objets qui vous sont indispensables pour quarante-huit heures. On vous fera, d'ici à deux jours, l'envoi de vos malles...

— Encore une fois, merci !

Et Marthe, radieuse, alla s'enfermer dans sa chambre où, tombant à genoux, elle remercia Dieu du bonheur qu'elle attendait depuis si longtemps et qu'il lui accordait enfin.

Sa prière d'actions de grâce achevée, elle s'occupa de ses bagages, mais sa pensée était ailleurs ; elle entassait tout dans ses malles, en désordre et pêle-mêle.

A sept heures, on vint la chercher pour dîner.

— Etes-vous prête, mignonne ? lui demanda Angèle.

— Oui. Et vous ?

— Oh ! moi, je ne suis jamais en retard !

A neuf heures cinq minutes, deux voitures sortaient de l'hôtel.

Dans l'une se trouvaient Marthe et Angèle.

Jacques Lagarde et Pascal Saunier occupaient la seconde.

— Nous touchons au but, mon vieux camarade, disait au pseudo-Thompson l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux. Avant trois jours nous serons au château des Grauges-de-Mer-la-Fontaine, et nous mettrons la main sur les millions de feu mon patron !

Jacques ne répondit pas.

Il était redevu profondément sombre.

En ce moment il ne pensait point aux millions, il pensait à Marthe et il se disait que dans quelques heures Marthe serait morte.

Soudain un frisson passa sur sa chair.

Il ferma les yeux, mais il ne parvint pas à éloigner la vision du sinistre tableau qui l'épouvantait.

Laissons rouler les deux voitures vers le *Petit-Castel* et prions nos lecteurs de nous accompagner de nouveau dans la cave servant de prison au jeune comte Fabien de Chatelux.

Depuis le moment où nous nous sommes séparé de lui, Fabien n'avait eu qu'une pensée, sortir de son cachot pour aller au secours de sa mère, qu'il sentait menacée.

Il lui fallait la liberté, il la lui fallait à tout prix, et il ne lui paraissait point impossible de la conquérir, grâce à la bouche du canal de dégagement au fond duquel il entendait l'eau rapide gronder au-dessous de lui.

Arme du couteau dont nous avons parlé déjà, il s'était agenouillé sur le sol de la cave, et il avait cherché à entamer le ciment scellant la bouche du conduit.

Mais c'est à peine si la pointe flexible mordait sur le ciment.

Fabien se leva, mit sous son pied l'extrémité de la lame du couteau dont il tenait le manche, et d'un coup sec il la brisa.

Le tronçon de lame emmanché qui lui resta dans la main n'était plus flexible.

Il recommença son travail dans des conditions toutes différentes.

Cette fois le fer mordait le ciment, le désagrégeait et le réduisait en poussière.

Combien de temps devait durer ce travail fatigant avant qu'il fût possible d'obtenir, grâce à lui, un résultat complet ?

Fabien ne pouvait s'en rendre compte, mais il se jurait de ne céder ni à la fatigue ni au découragement.

Pendant toute la nuit il peina, ne s'interrompant pendant quelques secondes que pour essayer son front couvert de sueur, et pour prendre un peu de nourriture.

Il continua pendant tout le jour, quoiqu'il éprouvât de violentes douleurs dans les genoux et dans les articulations des bras...

Mais que lui importait la douleur ?

Il s'agissait d'être libre et d'aller au secours de sa mère !

A cinq heures du soir, il lui restait pour environ quatre heures de travail.

Ses doigts, tordus par des crampes fréquentes menaçant de refuser le service, il fut contraint de prendre un peu de repos.

Au bout d'une demi-heure, après avoir mangé et bu, il se remit à la besogne.

Le ciment céda.

L'œuvre avançait.

Il ne s'agissait plus que de désagréger quelques centimètres du scellement, et il deviendrait possible de soulever cette dalle arrondie que nous avons comparée à une pierre d'égout. Dans une heure, dans une demi-heure peut-être, la besogne serait achevée.

Fabien regarda sa montre.

Elle marquait huit heures et demie.

—Allons, se dit le jeune homme, du courage ! la nuit, au dehors, doit être profonde, je pourrai m'échapper sans être vu ! Et de nouveau il attaqua le ciment.

Enfin tout fut terminé !

La lame du couteau ne rencontrait plus d'obstacle

Il ne restait qu'à soulever la pierre.

Fabien introduisit trois de ses doigts dans l'ouverture centrale, arc-bouta ses deux jambes sur le sol, et déploya une vigueur musculaire que doublaient l'espoir de la liberté prochaine et la soif de la vengeance attendue.

La pierre céda, vint lentement sous l'effort, bascula, et le trou béant apparut.

Le jeune comte se pencha sur l'ouverture.

Il lui sembla qu'il pourrait presque toucher avec la main l'eau rapide, tandis qu'un courant d'air frais le frappait au visage.

— Deux larmes de joie coulèrent sur les joues de Paul, tandis qu'il élevait son âme et remerciait Dieu.

Ce premier moment de grande émotion passé, il prit sa veilleuse et il éclaira le trou.

Soudain une pâleur mortelle envahit son visage.

Tout ce qu'il avait fait, il l'avait fait en vain !

Au côté gauche de l'ouverture, une grille barrant le canal de dégageement venait de lui apparaître.

Cette grille garnie d'un treillage très serré, servait à empêcher le poisson de s'échapper de la pièce d'eau.

C'est tout au plus s'il existait un espace libre de vingt centimètres entre la paroi supérieure du canal et le haut de cette grille.

La conduite était ainsi fermée à deux endroits, à la sortie du petit lac et au point central, correspondant à la bouche placée dans le caveau.

—Dieu m'abandonne ! pensa Fabien. Travail perdu ! espoir envolé ! Si je savais au moins où je suis... Si j'avais chance d'être entendu... Je crierais... J'appellerais par cette ouverture, et l'on viendrait à mon secours ! Mais si mon appel arrivait aux oreilles de mes ennemis, je serais perdu ! Eh ! qu'importe ! J'essayerai quand même

Et, se penchant sur l'ouverture, Fabien lança ces deux mots :

—A moi !...

Un bruit sourd, presque pareil à un grondement lointain de tonnerre, roula dans la conduite souterraine.

En ce moment, neuf heures sonnaient au clocher de Joinville-le-Pont.

Le cri poussé par Fabien et grossi par les parois de la conduite comme par un porte-voix gigantesque, fit violemment tressauter un homme qui pêchait près de la bouche du déversoir.

Cet homme, c'était la Fouine.

Il lacha sa ligne, et se demandant s'il venait d'être le jouet d'une illusion, il prêta l'oreille.

Un second appel retentit, plus strident encore, plus prolongé que le premier.

—La voix vient de là, se dit Jules Boulenois, frissonnant jusqu'aux moelles, en se désignant à lui-même la bouche du déversoir. Qu'est-ce que cela signifie ? C'est un appel au secours. Quelqu'un serait-il en danger au *Petit-Castel* !

S'approchant alors de l'endroit d'où l'eau s'échappait en bouillonnant, il mit sa tête au niveau de l'ouverture et cria de toutes ses forces :

—Qui appelle ?

Dans sa prison, Fabien poussa une exclamation de joie et de triomphe.

Il avait entendu.

On lui répondait.

C'était le salut probable pour ne pas dire certain.

De nouveau il se pencha et répéta :

—A moi !

—J'entends très bien... dit la Fouine. Vous appelez à l'aide... On fera ce qu'il faut... mais, quoi ?

—Attendez, répliqua Fabien.

Une idée venait de lui traverser le cerveau.

Il fouilla dans sa poche, y prit un agenda qui s'y trouvait et, sur une page blanche, il écrivit ces mots :

"Suis prisonnier, je ne sais où, d'un misérable qui se nomme le docteur Thompson. Prévenez ma mère, la comtesse de Chatelux, rue de Tournon, 19.

"FABIEN DE CHATELUX."

Ceci fait, il arracha la page, la roula, prit sur la table une bouteille vide, glissa dans l'intérieur son papier bien roulé, et la reboucha soigneusement.

LX

Le prisonnier, sa besogne achevée, vint se mettre à genoux auprès de l'ouverture.

—Oh ! eh ! fit-il.

—Oh ! eh ! répondit la Fouine toujours aux écoutes.

—Surveillez le cours d'eau, reprit Fabien. Arrêtez au passage ce qui va venir à vous.

—Qu'est-ce que c'est ?

—Une bouteille.

Et le jeune homme, glissant entre le haut de la grille et la voûte de la conduite la bouteille qu'il tenait à la main, la laissa tomber dans l'eau.

La Fouine, l'œil fixé sur la bouche sombre du déversoir, attendait avec impatience et anxiété.

Il avait eu soin de placer son épuisette juste devant l'ouverture où, gonflée par le courant, elle formait poche.

Tout à coup il se produisit un léger choc.

Le pêcheur retira son épuisette.

La bouteille s'y trouvait.

Sans perdre une seconde, la Fouine la déboucha et il en fit sortir le papier roulé.

S'étendant alors au fond de son bateau, il enflamma une allumette, déroula le billet et le lut.

En arrivant au nom de Fabien de Chatelux il tressauta puis, se penchant vivement vers la bouche du déversoir, il cria :

—M'sieu Fabien...

—Quoi ! demanda le prisonnier.

—C'est moi...

—Qui vous ?

—Un ami !... La Fouine !...

—Je compte sur vous, mon ami... Sauvez-moi !...

—Etes-vous menacé tout de suite ?...

—Tout de suite, je ne crois point, mais bientôt peut-être.

—Courage, m'sieu Fabien, bon espoir, et attendez !

—J'ai du courage et j'attendrai... seulement hâtez-vous !...

La Fouine avait détaché l'amarre de son bateau.

Il saisit les avirons, les mania vigoureusement, aborda de l'autre côté du bras, amarra l'embarcation à une souche, gravit la berge, suivit au pas de course le chemin de halage et gagna tout en courant la gare du chemin de fer.

Un train arrivait il y monta.

—Non, pas rue de Tournon... Pas chez sa mère, se disait-il en reprenant haleine. Mais rue Saint-Louis-en-l'Île, chez m'sieu Fromental...

A dix heures et quart, il arrivait à Paris et se rendit aussitôt à l'île Saint-Louis.

Le brave la Fouine ignorait l'absence de Raymond...

A cette même heure Fabien de Chatelux entendait soudain deux voitures rouler dans la cour du *Petit-Castel*.

Ce bruit inattendu, si menaçant pour lui, fit passer un frisson dans ses veines.

Les voitures contenaient, nous le savons, Jacques Lagarde, Pascal Saunier, Angèle et Marthe.

Elles reprirent aussitôt le chemin de Paris, tandis que les arrivants entraient dans la villa dont Angèle venait d'ouvrir les portes.

Pascal alluma des bougies, et tout fut refermé soigneusement.

— Nous passerons la fin de la soirée tous ensemble, ma chère Marthe... dit le pseudo-Thompson. Angèle va préparer nos chambres...

— Ne puis-je l'aider ?

— Non... Soyez assez aimable pour vous occuper de notre souper, dont un panier déposé par Pascal dans l'antichambre renferme les éléments. Inutile de faire du feu, tout doit être servi froid... Vous trouverez dans le buffet de la salle à manger ce qu'il faudra pour dresser le couvert.

Tandis que Marthe disposait la table, Jacques et Pascal allaient ensemble s'occuper des préparatifs de leur œuvre de mort.

Au bout d'une demi-heure, toute le monde se rejoignit à la salle à manger.

Viandes froides, pâtisseries et fruits étaient placés en bel ordre sur la table bien éclairée.

Les quatre convives s'assirent, et d'une main habile Jacques Lagarde découpa les tranches minces d'un jambon d'York à la chair ferme et délicatement rosée.

Le repas fut gai.

Pascal faisait preuve d'une verve inépuisable ; Marthe elle-même souriait, car son âme s'ouvrait avec confiance à l'espoir d'un prochain bonheur.

Le temps passa rapidement.

Quand les aiguilles de la pendule marquèrent minuit moins un quart, Angèle quitta la table sous le premier prétexte venu, sortit de la villa, traversa le pont, arriva sur la berge du bras de Marne enveloppant le côté droit de la propriété, et là, se cachant dans l'ombre d'un massif très épais, elle attendit, sondant du regard les ténèbres, épiant le moindre bruit.

X

Paul Fromental s'était retiré de bonne heure dans sa chambre.

Madeleine fatiguée se disposait à gagner son lit.

A deux pas de la porte extérieure du jardin de la maisonnette se trouvait l'agent Vernier au moment où la vieille servante, au moment de rentrer, jetait un coup d'œil au dehors afin de s'assurer que tout était tranquille.

L'agent venait aux renseignements.

— Rien de nouveau ? demanda-t-il.

— Rien, répondit Madeleine. Il est couché, je vais en faire autant et je crois que vous ferez bien de suivre notre exemple.

— Bonne nuit, alors.

— Bonne nuit.

Vernier, parfaitement convaincu qu'aucun danger n'était imminent, se rendit chez son collègue, le prévint que tout allait bien, et regagna son domicile.

L'absence de la lune, en ce moment dans son premier quartier, rendait la nuit très noire.

La chaleur était lourde, orageuse, étouffante.

Une fois dans la chambre qu'il occupait, Vernier se déshabilla à moitié, bourra sa pipe et se mit à fumer en s'accoudant à l'appui de sa fenêtre.

Cette fenêtre dominait le chemin de halage et la Marne.

Un semblant de fraîcheur montant de la rivière caressait les tempes de l'agent qui se sentait éveillé comme à midi.

Il entendit sonner dix heures, onze heures, au clocher de Joinville-le-Pont, puis la demie après onze heures.

Tout était calme, silencieux.

On n'entendait d'autre bruit que le petit murmure doux et monotone des eaux de la Marne coulant entre leurs rives.

— Onze heures et demie... se dit Vernier. Il est temps d'essayer de dormir, seulement, comme on cuit ici, je laisserai ma fenêtre ouverte...

Il acheva de se dévêtir et il se jeta sur son lit, mais il lui fut impossible de fermer l'œil.

Paul, lui non plus, ne dormait pas ce soir-là, il nous paraît tout à fait superflu de l'affirmer.

Le rendez-vous auquel il devait aller remplissait sa pensée tout entière.

Certes il se souvenait bien des recommandations paternelles, mais ce n'était point ici le cas de s'y conformer, puisqu'aucun péril ne pouvait le menacer auprès de Marthe qui l'aimait.

Avec la fiévreuse impatience des amoureux, il attendit onze heures.

Il s'était habillé, et se rappelant comment il avait réussi à déjouer la surveillance de Madeleine pour aller à Paris où l'appelaient le bal du docteur Thompson, il résolut d'user du même moyen ce jour-là.

En effet, à onze heures et demi, précises, il sautait par la fenêtre et, gagnant à petit bruit la porte du jardin qu'il ouvrit sans peine, car Madeleine en la fermant n'avait point retiré la clef, il se trouva sur la route.

D'un pas rapide il suivit le chemin de halage, et se dirigea vers l'endroit où son canot était amarré.

Si léger qu'il fut, le bruit de sa marche sur la terre sèche résonnant dans le silence de la nuit avait fait dresser l'oreille de Vernier.

Obéissant d'une façon presque inconsciente à son instinct de policier, l'agent sauta en bas de son lit et courut à sa fenêtre ouverte.

Son regard sonda les ténèbres.

Il vit, ou plutôt il devina une ombre qui disparut en descendant le rapide talus de la berge.

— Qu'est-ce que c'est que ce rôdeur-là ? se demanda Vernier.

Presque aussitôt après il entendit le bruit d'une chaîne qu'on décrochait et qu'on plaçait avec précaution dans la *lerée* d'une barque.

Puis des pas foulèrent le plancher de cette barque et deux avirons frappèrent l'eau en cadence.

— Hum ! hum ! murmura l'agent, qu'est-ce que ça signifie, tout ça ? Un gaillard qui va se promener à pareille heure, par une nuit si noire, ça me paraît louche... Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que je flairerai quelque chose...

En quatre secondes, Vernier s'était rhabillé, il avait mis un revolver dans sa poche, et sortant de la rustique auberge sans réveiller quelqu'un, il gagna la crête de la berge d'où ses yeux perçants interrogèrent la Marne.

Il distingua la forme vague d'un canot qui s'éloignait.

Il vit le canot entrer dans le petit bras coulant à droite du parc touffu dont il admirait les ombrages, et disparaître.

— Tu auras beau faire, mon gaillard, reprit le policier, je saurai où tu vas...

Et courant jusqu'à la demeure de son collègue, il l'appela à mi-voix.

Le second agent, lui non plus, ne dormait pas.

— C'est toi, Vernier ? demanda-t-il en ouvrant la fenêtre.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Habille-toi, éveille le mastroquet, et viens me rejoindre avec lui.

— Bon...

Un instant après la porte tournait sur ses gonds, et l'agent apparaissait avec l'aubergiste.

— Un bateau ! vite ! dit Vernier à celui-ci qui répondit :

— Le bateau est là...

— Donnez-moi des rames et détachez la chaîne...

Ce fut fait en un clin d'œil.

— Maintenant, reprit Vernier en embarquant, je n'ai plus besoin de vous... allez vous recoucher...

— Et moi ? demanda le collègue.

— Attends et veille...

Puis, poussant l'embarcation, Vernier prit le large. Minuit sonnait.

A cette minute précise, Paul arrivait au débarcadère du *Petit-Castel*.

Angèle, ayant entendu le bruit des avirons, s'était avancée.

— Est-ce vous ? fit-elle d'une voix très basse.

— C'est moi... répondit le jeune homme tremblant d'émotion.

— Venez!...

Le fils de Raymond sauta sur la première marche de l'escalier, attacha son bateau et tendit la main à Angèle.

— Venez! répéta la misérable créature en prenant cette main.

Et tout en entraînant Paul vers la villa, elle fut subitement prise d'un accès de toux sèche qui devait être un signal.

En effet Jacques, depuis la salle à manger, entendit cette toux et fit un signe imperceptible à Pascal qui se leva aussitôt.

— Attendez-nous ici, mon enfant... dit le docteur à Marthe. Nous allons fumer un cigare et nous revenons.

Prenant alors une lumière, Jacques entra dans l'office avec Pascal, refermant derrière lui la porte qu'il verrouilla sans bruit.

Ceci fait, il tira de l'armoire où il était placé le pulvérisateur rempli de kéroséline, l'installa à la hauteur du trou qui traversait la muraille et dont l'extrémité aboutissait dans la salle à manger, ajusta au tube métallique le bout de caoutchouc et attendit.

Tout en se livrant d'une façon machinale à cette besogne, il était pâle comme un spectre, et tremblait comme un fiévreux de la campagne de Rome.

Une sueur glacée couvrait son front.

Pascal Saunier conservait, lui, un inaltérable sang-froid.

Tandis que ces choses sinistres se préparaient au *Petit-Castel*, que se passait-il à Paris?

A neuf heures dix minutes, la dépêche chiffrée de Raymond Fromental arrivait à la préfecture de police.

Le préfet n'était point dans son cabinet, mais comme il attendait des nouvelles et comme il avait donné des ordres, cette dépêche lui fut à l'instant même portée chez lui.

En la lisant, il poussa une exclamation de joie.

— Qu'on attelle et qu'on se hâte! commanda-t-il ensuite à son valet de chambre.

— Le coupé?

— Non... Un landau à deux chevaux.

Dix minutes plus tard le landau était attelé.

Il y monta, donna l'ordre de toucher à la préfecture et fit demander le chef de la sûreté.

Celui-ci était absent.

— Qu'on le cherche, qu'on le trouve, qu'on l'amène! s'écria le préfet. Qu'on prévienne le commissaire aux délégations de service, que dix agents se tiennent prêts à partir, et qu'on amène des voitures de remise.

A dix heures, tout le monde était rassemblé et le préfet donnait lecture au chef de la sûreté et au commissaire aux délégations de la dépêche de Fromental, et après cette lecture il ajoutait:

— Brave Raymond! Il aura bien gagné sa grâce, celui-là! Les voitures attendaient.

Les agents commandés y prirent place, trois par voiture, deux dans l'intérieur, un sur le siège à côté du cocher.

— Rue de Miromesnil, dit le préfet.

Les véhicules s'ébranlèrent, roulèrent à toute vitesse sur le pavé de Paris, et ne s'arrêtèrent que devant l'hôtel du docteur Thompson.

X

A ce moment, dix heures et demie, la Fouine arrivait, rue Saint-Louis-en-l'Île, chez Raymond Fromental.

Apprenant qu'il n'était point à Paris, il monta en voiture,

lui aussi, et promettant un fort pourboire, se fit conduire au trot le plus rapide à la Préfecture de police.

Là il demanda le chef de la sûreté et fut envoyé au bureau du commissaire du service de nuit.

Celui-ci, après avoir écouté sa déclaration dont il comprit toute l'importance, lui dit d'aller rue de Miromesnil où il trouverait le préfet de police et le chef de la sûreté.

La Fouine repartit, très anxieux.

Rue de Miromesnil, la porte fut ouverte par le concierge, épouvanté de voir tant de monde.

On le saisit, et les agents firent irruption dans l'hôtel.

Nous savons déjà qu'on n'y devait trouver que des domestiques, endormis déjà, et dont le réveil fut désagréable, car on leur déclara qu'ils étaient bien et dûment prisonniers, et que jusqu'à plus ample information on allait les expédier au dépôt.

— Ceux-là sont les comparses! murmura le haut fonctionnaire en frappant du pied avec colère. Les vrais coupables nous échapperaient-ils? Ce serait jouer de malheur!...

— Que monsieur le préfet n'ait aucune crainte à cet égard... dit le chef de la sûreté... Nous saurons où ils sont... Qu'on amène le concierge... ajouta-t-il en s'adressant à un agent.

Le pauvre diable fut amené mourant de peur, ainsi que sa femme qui avait dû se lever et s'habiller en toute hâte.

— Messieurs... mes bons messieurs... criait-il avec son accent lorrain et des larmes dans la voix, je n'ai rien fait, moi, rien du tout! Qu'est-ce que vous me voulez?

— Répondez-moi franchement et il vous en sera tenu compte... commença le chef de la sûreté.

— Je répondrai franchement. Je ne demande que ça, n'ayant rien à cacher... Je dirai ce que je sais... Mais je ne sais rien...

— Vous savez du moins où est en ce moment votre maître, le docteur Thompson?

— Oh! quant à ça, oui. En qualité de cocher, car je suis cocher également, je l'ai conduit ce soir à sa propriété de Créteil... Je venais rentrer quand vous êtes arrivés...

— Il était seul?...

— Non, monsieur, il y avait avec lui son secrétaire, et dans une seconde voiture Mme Angèle et mam'selle Marthe.

— Marthe! répéta le chef de la sûreté, l'héritière du comte de Thonnerieux, certainement.

— Sans doute ils l'ont conduite là-bas pour la tuer! ajouta le préfet avec épouvante.

— Vous allez nous mener à la propriété du docteur Thompson... reprit le chef.

— C'est moi qui vous y mènerai, m'sieu, s. v. p.!... fit tout à coup une voix grasseyante.

Cette voix était celle d'un jeune homme introduit par un brigadier et qui venait de traverser le groupe des agents massés près de la porte.

Ce nouveau venu n'était autre que la Fouine.

Tous les yeux se fixèrent sur lui avec étonnement.

— Qui êtes-vous? demanda le préfet.

— Je suis Jules Boulenois, un des héritiers du comte de Thonnerieux... répondit-il. Les gredins en question ont voulu me tuer... ils ont manqué leur coup, comme vous voyez, m'sieu, mais ils m'ont volé ma médaille... Venez donc où je vais vous conduire et, je vous le dis, dépêchez-vous, car à l'heure qu'il est m'sieu Fabien de Chatelux est déjà mort peut-être, assassiné par eux...

— Fabien de Chatelux!... répétèrent à la fois le préfet de police et le chef de la sûreté...

— Lui-même...

— Mais, comment?...

— Oh! partons! interrompit la Fouine. Partons!... il n'est que temps!... Je vous raconterai en route ce que vous voudrez savoir...

Des ordres furent donnés.

Deux agents restèrent en surveillance dans l'hôtel.

Tout le monde rejoignit les voitures.

—Route de Charenton ! cria la Fouine, et les cochers fouettèrent leurs chevaux.

Le pêcheur philosophe était monté dans le landau du préfet de police où se trouvaient aussi le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations.

Jules Boulenois, pendant le trajet de la rue de Miromesnil à la place de la Bastille les mit au courant de ce qui se passait au *Petit-Castel*.

A onze heures les voitures marchant à la vitesse d'un train d'express, entraient dans la rue de Lyon.

Soudain, d'un fiacre venant en sens inverse et croisant le landau partit ce cri répété deux fois :

—Arrêtez !... Arrêtez !...

Le chef de la sûreté fit un bond.

—C'est Fromental ? dit-il.

Et à son tour il cria :

—Arrêtez !...

Le cocher du préfet fit sentir le mors à ses chevaux qui, dociles, s'immobilisèrent.

En même temps Raymond, arrivé de Joigny depuis cinq minutes, apparaissait à la portière.

A la lueur d'un bec de gaz il avait reconnu le cocher du préfet de police et, voyant plusieurs voitures derrière le landau, il avait tout compris.

Il jeta cinq francs au cocher de son fiacre, monta près des magistrats et ses premières paroles furent celles-ci :

—N'arriverons-nous pas trop tard ?...

Jacques et Pascal attendaient dans l'office.

Le médecin, la main posée sur la boule de caoutchouc du pulvérisateur, se tenait prêt à presser cette boule et à saturer ainsi l'atmosphère de la salle à manger de la vapeur mortelle du kéroséline.

Paul Fromental et Marthe devaient succomber les premiers.

Fabien de Chatelux mourrait ensuite.

—Nous touchons au but ! — murmurait Pascal à l'oreille de Jacques. — Demain, nous aurons toutes les médailles !...

Marthe, en attendant le retour d'Angèle et des deux hommes, utilisait sa solitude pour penser à Paul.

Soudain se rouvrit la porte par laquelle Angèle était sortie.

La jeune fille tourna la tête, et un cri de joie, d'étonnement et aussi d'inquiétude, s'échappa de ses lèvres.

Immobilisé sur le seuil et le visage rayonnant d'amour, Paul lui tendait les bras.

Il entra.

Derrière lui Angèle referma la porte, et comme l'avait fait Jacques pour l'issue donnant dans l'office, elle poussa les verrous extérieurs.

—Vous !... vous ici ! dit la jeune fille d'une voix tremblante, qui vous a fait venir ?

—Mais, n'est-ce pas vous ? demanda Paul en souriant.

—Moi ? s'écria Marthe avec une véritable terreur, moi ?

—Sans doute... Ne n'avez-vous point écrit ?

—Mon Dieu ! mon Dieu ! bégaya l'orpheline devenue très pâle et chancelant ! Nous sommes tous deux tombés dans un piège. Nous sommes perdus !...

—Un piège !... perdus !... répéta Paul, prit de surprise à son tour. Que signifie cela ?... J'ai reçu votre lettre... je l'ai lue et je suis venu... .

—Mais, malheureux !... je ne vous ai pas écrit !

—Voici votre lettre !... dit le fils de Raymond en tirant de sa poche la lettre que nous connaissons.

Marthe la saisit et déplaça vivement la feuille.

—Il n'y a rien d'écrit sur ce papier ! dit-elle ensuite, en se demandant si Paul ne devenait pas fou.

—Comment, rien ?...

—Voyez-vous même... Il y a deux timbres sur l'enveloppe, mais aucune suscription et cette page est blanche... .

—C'est impossible ! impossible ! répliqua le jeune homme en reprenant la lettre et en regardant d'un œil égaré la

place où aurait dû se trouver l'écriture, il y avait là des lignes. Je les ai relues dix fois... . Vingt fois... . Je les savais par cœur... . Ecoutez... .

Et il récita de mémoire :

—Mon ami,

—Je vous ai promis, quand je serais libre, de vous dire : Venez à moi ! je suis libre je serai demain soir au *Petit-Castel* avec Angèle qui m'est absolument dévouée... .

—Traversez demain à minuit le bras de la Marne qui côtoie le parc du côté droit, et abordez au débarcadère.

—Angèle vous attendra pour vous conduire près de moi.

—Que personne au monde ne puisse se douter de ce rendez-vous, si vous voulez que je vous appartienne pour la vie... .

—Celle qui vous aime de toute son âme.

—MARTHE."

L'orpheline écoutait avec une terreur croissante et restait muette.

—N'avez-vous donc pas écrit cela ? lui demanda Paul frémissant.

—Non ! non ! non !... je n'ai pas écrit !... répondit-elle. Entendez-vous, je n'ai pas écrit ! Ah ! le piège était bien tendu ! ! ! nous sommes entre les mains du docteur Thompson, de Pascal Rambert et d'Angèle... . Notre arrêt est prononcé ! n'attendez rien ! n'espérez rien ! nous sommes condamnés !

A travers un imperceptible judas pratiqué dans la porte, Jacques Lagarde ne perdait pas un mot du débat des deux jeunes gens.

—Oui, dit-il alors d'une voix très haute aux intonations métalliques qui sonnait comme un glas funèbre, oui, vous êtes condamnés, mais je vous accorde une joie suprême, qui vous sera précieuse puisque vous vous aimez, celle de mourir ensemble.

—A quoi bon tant de paroles ? murmura Pascal à l'oreille de son complice, hâte-toi donc d'en finir !

Marthe tomba dans les bras de Paul, qui la pressa sur son cœur bondissant !...

Ils n'attendaient plus rien... Ils respiraient un parfum faible mais enivrant.

Jacques venait de presser la boule du vaporisateur, et déjà l'atmosphère de la salle à manger se chargeait des vapeurs du kéroséline.

L'anesthésie allait commencer.

Soudain, au dehors, un bruit inattendu retentit.

On attaquait à la fois, avec autant d'ensemble que de vigueur, les portes et les fenêtres de la villa. On les sentait craquer sous le choc.

Marthe et Paul poussèrent un cri de joie, tandis qu'une exclamation d'épouvante s'échappait des lèvres de Jacques et de Pascal.

Une sourde explosion ébranla la muraille de l'office et Jacques, le blasphème à la bouche, tomba à la renverse le visage ruisselant de sang.

Au moment où les bruits du dehors arrivaient à son oreille, un mouvement nerveux de sa main lui ayant fait exagérer la pression, le pulvérisateur venait d'éclater, lançant de tous côtés des débris de verre.

Un de ces débris avait pénétré profondément dans la joue du docteur, au-dessous de l'œil droit.

Pascal voulait fuir, mais affolé complètement, il ne savait où trouver une issue.

Paul et Marthe appelaient à l'aide, heurtant du poing les portes closes.

—Mon fils ! Mon fils ! criait Raymond d'une voix que l'angoisse et la terreur atteignant leur paroxysme rendaient tremblante, où est mon fils ?

Et le pauvre père était à la tête des agents faisant le siège du *Petit-Castel*.

En arrivant à la villa qu'on avait envahie par la Marne, grâce au bateau de la Fouine, Raymond avait rencontré Vernier.

Or, Vernier venait de reconnaître le bateau de Paul attaché à l'embarcadere de la propriété, ce qui lui permettait de dire à coup sûr à Raymond :

— Votre fils est là...

— Il est là ! se répétait Fromental ; mais, vivant ou mort ? Et sans cesse il se répétait cette effrayante question :

— Vivant ou mort ?

Enfin une des portes qu'on attaquait tomba brisée.

Les agents firent irruption dans la villa, Raymond en tête. Guidé par la voix de Paul, celui-ci alla droit à la porte de la salle à manger, tira les verrous et ouvrit.

Paul et Marthe vinrent se jeter sur sa poitrine, dans ses bras... Ils étaient sauvés...

Pascal tenta une résistance inutile.

Les agents le domptèrent et lui mirent les menottes.

Jacques Lagarde, sans connaissance, gisait sur le parquet de l'office.

Angèle avait eu le temps de monter au premier étage et de s'y blottir dans une armoire un peu étroite pour la contenir.

C'est là qu'on la trouva et qu'on la cueillit.

Des agents, conduits par la Fouine, étaient descendus au sous-sol.

La Fouine appelait Fabien de toutes ses forces.

Le jeune comte de Chatelux répondit.

Bientôt la porte fut brisée.

— Et ça va bien, m'sieu Fabien ?... fit le pécheur philosophe en serrant les mains du jeune homme. Quelle veine qu'il y ait eu un déversoir dans la propriété, croyez-vous ?... Ça allait bigrement mal tourner sans ça !... Montez un peu là-haut, m'sieu Fabien... ils y sont tous, on a pincé les gueux, et ça fait un melo qui n'est rien moins que drôle ! ah ! ça vaut la peine d'être vu !

Un instant après, Fabien entra dans la pièce où se trouvaient réunis Raymond, son fils et Marthe.

— Mademoiselle Grandchamp ! s'écria-t-il avec surprise.

— Bientôt ma femme... répondit Paul en lui serrant la main.

Fabien comprit, baissa les yeux et se résigna.

— J'oublierai... pensa-t-il.

— Monsieur de Chatelux, lui dit le chef de la sûreté, allez vite retrouver votre mère en larmes et apprenez-lui que Raymond Fromental et Jules Boulenois vous ont sauvé.

— Nous irons ensemble... dit Raymond, toi, Paul, conduis Mlle Grandchamp, ta fiancée, à notre maisonnette, et mets-la sous la garde de Madeleine. Vernier vous accompagnera...

Les deux jeunes gens s'éloignèrent, ivres de joie.

Les magistrats visitèrent l'intérieur au *Petit-Castel*, la prison de Fabien, l'office du sous-sol, où l'on retrouva sur les dalles quelques traces du sang des premières victimes.

Pascal et Angèle furent placés dans une voiture sous la garde de deux agents.

Jacques Lagarde, toujours évanoui, fut porté dans une autre.

Raymond, Fabien et la Fouine étaient déjà partis pour l'hôtel de Chatelux.

On referma les portes de la villa, puis magistrats et policiers reprirent la route de Paris.

A trois heures du matin, Pascal et Angèle étaient écroués à la Conciergerie et Jacques Lagarde consigné à l'infirmerie du dépôt.

Dès la première heure de ce même jour, le procureur de la République, un juge d'instruction et le chef de la sûreté firent une descente à l'hôtel de la rue de Miromesnil.

Là, dans un des tiroirs du bureau du pseudo-Thompson, on retrouvait le testament de Philippe de Thonnerieux et les médailles des victimes.

Le testament du comte indiquait le *Testament Rouge* comme devant donner la clef de l'énigme, c'est-à-dire indiquer l'endroit où se trouvaient les millions.

Or le *Testament Rouge*, volé à la Bibliothèque nationale, avait été retrouvé par Raymond chez Antoine Fauvel.

On le consulta, et bientôt il fut possible d'aller chercher au château des Granges-de-Mer-la-Fontaine la fortune des héritiers désignés...

Hélas !... ils n'étaient plus que quatre !... Deux avaient disparu !...

Jérôme Villard, rendu à la liberté, devint l'intendant de la comtesse de Chatelux, enrichie par son fils.

Un mois après le dénouement de la tragédie que nous venons de raconter, on célébrait dans l'église Saint-Louis-en-l'Île le mariage de Paul Fromental et de Marthe Grandchamp — la *Fête des Saules*.

Deux des témoins étaient Fabien de Chatelux, console, et Jules Boulenois, le ci-devant la Fouine, portant avec beaucoup de désinvolture et un peu trop d'excentricité sa tenue de millionnaire de fraîche date.

Raymond et la vieille Madeleine versaient des larmes abondantes, mais cette fois des larmes de joie.

C'était enfin le repos, le calme, c'était mieux encore, c'était le bonheur certain de Paul !

Trois mois plus tard, aux premières lueurs d'un jour sombre et pluvieux, la tête de Jacques Lagarde et celle de Pascal Saunier tombaient sous le couteau de la guillotine devant une foule avide de ces hideux spectacles, le public de Marchandon et de Pranzini.

Angèle, condamnée à la réclusion à perpétuité, expie dans une maison centrale où elle doit vivre et mourir.

FIN

LE CHEMIN DES LARMES

Nous commencerons dans notre prochain numéro (le 23 Août) un roman inédit qui n'a pas encore été surpassé et qui est dû à la plume de l'un des plus grands romanciers du jour.

LE CHEMIN DES LARMES

Ce grand roman est écrit spécialement pour un journal parisien et nous avons pris des arrangements, au moyen de nos agents à Paris, pour le publier dans la BIBLIOTHEQUE en même temps qu'il sera publié dans le journal parisien.

Les lecteurs sont sans doute anxieux de savoir ce que le romancier a la mode leur réserve, mais il nous est impossible d'en publier une analyse, car ce se serait déflorer le roman. Ce que nous pouvons dire, c'est que

LE CHEMIN DES LARMES

est une œuvre d'un intérêt exceptionnel ; une grande leçon morale se dégage de l'action dramatique émouvante, du choc des personnages pris sur le vif.

C'est l'ambition affolée, éperdue et cruellement expiée qui fait le fond de ce grand roman. Nos lecteurs verront quel parti extraordinaire l'auteur, avec son imagination pathétique, a su tirer de cette donnée passionnante.

N'OUBLIONS PAS

La Bibliothèque à 5 cents

LE 23 AOUT.

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désiront avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

AU BON MARCHÉ — MAISON —

Alphonse Valiquette

Notre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Secs-suckers, 2½ la verge en montant. Indiennes, belles couleurs, 50 la verge, valant 10c. Gingham écossais, 5c. Skirting à jupes, 7c. Tulle à Esulcains, 3c et plus. Tulle de table, pure, 15c la verge. Chambrays, toutes nuances, 10c valant 25c. Mousselines imprimées, patrons choisis, belles couleurs, 20 verges pour \$1.00.

Etoffes à Robes, toutes réduites: une ligne à 4c la verge; une bonne qualité à la verge, et tout laine, à 10c, valant le double du prix. Aussi un lot (Job) de Groncaino noir, à 10c la verge, valant 25c.

Cachemires noirs, tout laine

Valeurs spéciales à 45c, valant 60c; à 60c valant 70c; à 50c valant 80c.

Cachemires de couleur, marchés extra: 25c valant 35c; 45c valant 65c; 3c valant 80c.

TRES BONNES SOIES NOIRES, 12 verges pour \$5.00.

Venez voir ces lignes: 75c valant \$1.00, 45c valant 65c, \$1 valant \$1.40.

1 caisse, soie Surah, belles marchandises, 45c valant 90c.

GARNITURES—Grand assortiment de marchandises perlées, pannoaux et devant de robes, 25c chacun, et un Job de guimpe perlée, autrefois vendu à 50c et \$1.65, en vente à 15c.

VOLANTS EN DENTELLES—Une caisse à 35c la verge, en montant, Jolis patrons.

SOUS-VETEMENTS DE DAMES—Valeur extra dans chaque ligne. Venez les voir.

ERODERIES—Lignes spéciales, réduites à 2c, 3c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c.

RAS—Bonnes palmes à 7c, 8c et 10c.

JERSEYS—Grande réduction—Ligne spéciale à 75c.

GANTS—En Solo à 29c, 25c et 30c. Gants de Kid: 1 lot à 23c, autre à 45c valant 50c et 75c.

COLLETS ET MANCHETTES—Une caisse à 5c chacun.

BONBANS—Réduits à un tiers du prix: 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la verge.

BOUCHOIRS—2 pour 5c; avec bords de couleurs: 3, 5, 8 et 10c chacun.

PARAPLUIES—Demandez à voir nos parapluies à 4c.

SPECIAL

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS; nous les faisons pour presque rien: Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1669—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

ETRENNES !

Calendriers à Effeuille "Ephémérides"
POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés

et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

17 Payable à la semaine.

MONTREAL

OCCASION LES DERNIERS OCCASION

VOLUMES !

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er. vol.	15c.
LA HAINE 2e vol	15c.
LES ORPHELINES	15c.
LE CHOLÉRA	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	5c.
TROIS ANS EN CANADA	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

Ce numéro vous donne une chance de gagner \$200.00

L'EDITION HEBDOMADAIRE DE
LA PRESSE

A UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNEE

est, sans contredit.

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada,
tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.

Pour abonnement, adresser

WURTELE & Cie, Propriétaires,

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTREES

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confortables ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc. etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis, des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les *Questions et Réponses* offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils de renseignements de toute nature. L'abonnement aux *Modes Françaises Illustrées* (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois. Adressez. J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN, \$2.50. — 6 MOIS, \$1.25. Le Numéro, 5 CENTIMS

— (STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE) —

POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires.

Boîte B.P. 138

MONTREAL

PRIMES — PRIMES — PRIMES

N'oubliez pas que la BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHEQUE afin de participer au grand tirage qui aura lieu dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois **\$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois

PRIME PRINCIPALE - - \$200.00

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires de la *Bibliothèque à Cinq Cents*

Boîte B. P. 138.

1540, Rue Notre-Dame, Montréal.